

René Lew  
2013

## *Die Sprache* Langage et parole

### Synopsis

1. Avec Lacan : Fonction et champ de la parole et du langage en 2013
  - 1.1. La formation du psychanalyste
  - 1.2. Sur la parole
  - 1.3. Le langage
  - 1.4. L'interprétation
2. Avant Lacan : Freud et le langage
  - 2.1. Les aphasies
  - 2.2. Lapsus, acte manqué
  - 2.3. Le *Witz*
  - 2.4. Le rêve
  - 2.5. Le délire
3. L'évolution de Lacan
  - 3.1. Les ordres de langue
  - 3.2. La différence signifiante
  - 3.3. Le discours
  - 3.4. Lalangue
4. Au-delà de Lacan
  - 4.1. Le flux signifiant
  - 4.2. Les signifiants eux-mêmes
  - 4.3. La dérivation signifiante

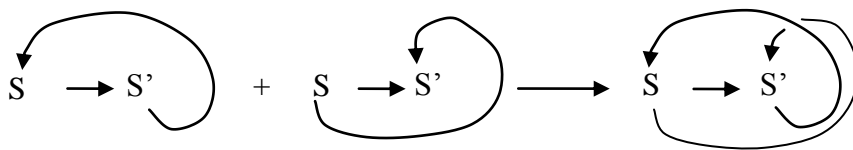
# 1. Avec Lacan : fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse en 2013<sup>1</sup>

Le Congrès de Rome de la Société psychanalytique de Paris, où Lacan devait présenter un rapport intitulé « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », ne s'est pas tenu. Les 26 et 27 septembre 1953, ce Congrès dit des psychanalystes de langue romane fut remplacé par un congrès de rupture et de fondation, Lacan et d'autres se trouvant exclus de la SPP pour leur différend en particulier à propos du type d'Institut de psychanalyse à mettre en place.<sup>2</sup> Ces exclus avaient dès lors créé la Société française de Psychanalyse qui s'est réunie en son 1er Congrès à l'Institut de psychologie de l'Université de Rome.

À cette époque Lacan enfonce le clou de la psychanalyse comme pratique de la parole et donc du signifiant. Le signifiant est une affaire de clivage (césure, refente, scissure / scission, coupure...) entre signifiant et signifié, entre signifiante (énonciation) et signifiant, entre signifiant et sujet ou objet, fondamentalement entre signifiant et signifiant.

Or le premier mot de l'exergue situé par Lacan en tête de sa préface — et qui est déjà un exergue du texte reçu comme introductif à l'Institut de psychanalyse<sup>3</sup> — est le mot de « séparation ». Dix ans plus tard Lacan fera de la « séparation » le pendant positif de l'aliénation — en la fondant récursivement sur la reprise du manque opérant dans cette aliénation. Aliénation signifiante, s'entend (en 1964). Le propos de Lacan est alors « de rénover [dans la psychanalyse] les fondements qu'elle prend dans le langage » (p. 238). Aujourd'hui, c'est moins tant de rénovation qu'il s'agit, que de rappeler les fondements d'infondé qui dominent en psychanalyse, quand on s'apprête à redéfinir la fonction signifiante comme récursive, précisément pour assurer scientifiquement la voie rouverte par Lacan dans le sillon de Freud.

Je rappelle ce fondement de récursivité de la psychanalyse.<sup>4</sup> Pour ce faire, je me limiterai au signifiant : un signifiant ne se fonde que de son lien à un autre qui, bien que différent, est identifiable au premier du fait de leur commune raison hypothétique. Le conséquent se fonde des effets de l'hypothèse d'existence d'un premier et cet antécédent se fonde de l'appel que le second lui adresse pour s'en soutenir effectivement. Cela reste réversif en ce que la rétrogrédience anticipe sur l'existence même de l'antécédent et que la progrédience ne se fonde rétroactivement que de la nécessité d'un premier pour que le second s'en assure.



<sup>1</sup> Chapitre en date de juin-juillet 2012, revu en août 2013, il se limite à une lecture de « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » de Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966 (auxquels se réfèrent les indications de pages entre parenthèses).

<sup>2</sup> Voir *La scission de 1953*, Bibliothèque d'Ornicar ?, 1976.

<sup>3</sup> Citation tirée de *Introduction biologique à l'étude de la neurologie et de la psychopathologie*, livre de von Monakow et Mourgue, utilisée par Sacha Nacht, *ibid.*, p. 42.

<sup>4</sup> R.L., *Équivocités, récursivité, imprédictivité*, Lysimaque, à paraître.

En ce sens, un signifiant ne se fonde que de l'intension qui le rapporte à un autre néanmoins identique à lui du point de vue de l'hypothèse qui les articule. Et par là un signifiant, comme fonction à l'œuvre, est récursif.

Avec ce schématisme, je vais commenter Lacan.

\*

## 1.1. La formation du psychanalyste est liée à ce que l'on conçoit de la parole

Le propos de Lacan en ce Congrès de Rome (et ce texte est doublé du « Discours de Rome » qui l'introduit<sup>5</sup>) lie la théorie du langage qu'implique l'acte psychanalytique à la question de la transmission de cet acte et donc de cette théorie. C'est là ce qu'on appelle « formation » de l'analyste. Cette formation est ainsi liée aux « formations » de l'inconscient, elles-mêmes tributaires du langage, comme Freud en a jeté les bases d'interprétation.<sup>6</sup>

La question est à la fois celle de l'« autonomie de sujet » des analysants et cependant, sinon de leur apprentissage de la cure, celle de leur apprêt, dirai-je, à la « doctrine » (Lacan *dixit*, pp. 238-239) et à ce qu'on appelle parallèlement « la méthode freudienne ». Je le dis là, car je ne conçois ni doctrine ni méthode de la psychanalyse. Car chaque analysant réélabore dans le transfert la doctrine de ce qu'il « est » — j'appelle cela le « schématisme » qu'il fait sien de la qualité de sujet qu'il fait sienne. La « méthode » suit, qu'elle concerne la construction de ce schématisme ou ne serait-ce que le choix que l'analysant effectue à cet égard en ce qu'il représente, cet analysant et dans le transfert nécessairement, un des versants de cet échange qu'est le transfert. Le transfert en effet, je le conçois avec Lacan comme la reprise dans la cure de ce que fut jusqu'alors la structure *je / Autre* de ce sujet, autrement dit le schématisme qu'il a déjà mis en œuvre et qu'il confronte maintenant (sans péjoration quelconque) à celui de l'analyste. De cette « adaptation » (le terme n'est pas exactement adéquat, car l'adaptation n'est pas exactement réciproque) de l'un à l'autre, laquelle constitue le transfert, l'analysant sort, moins restauré que renouvelé, appuyé d'un schématisme qu'on peut penser plus valide par les effets encore inimaginés que ce « sujet » peut en attendre. Cela constitue en effet l'« expérience intégrale » de Lacan (p. 239), puisqu'il s'agit de reprendre dans l'espace d'échange de la cure des « données » extérieures et de répercuter sur ces dernières les développements « subjectifs » de la cure. J'entends par « subjectif » ce qui s'appréhende de l'échange sur un des versants de cette subjectivité, celui de l'analysant. Lacan appelle cela, cette fois de façon péjorative, un « formalisme » si les termes en sont fixés et bien évidemment fixés d'avance. « L'opinion » formaliste ici est invoquée comme celle des « doctes » (les gardiens de la « doctrine », c'est en quoi je récusé ce terme), au détriment du renouvellement de la pratique, attenante au renouvellement du signifiant, renouvellement nécessaire à la constitution signifiante. Un tel renouvellement attient au fond lui-même à la récursivité du signifiant et à l'imprédictivité des opérations inhérentes au champ du langage. Car rien de proprement signifiant ne peut persister au-delà de son opération fonctionnelle.<sup>7</sup>

Parlant de « l'affranchissement des thèses par l'élucidation des principes », Lacan nous invite à reconsidérer et les thèses et les principes, d'une part, mais aussi, d'autre part, les

---

<sup>5</sup> *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 133 *sqq.* Le travail de liaison entre ces deux textes reste à effectuer. Je m'en dispense ici.

<sup>6</sup> Voir le second chapitre.

<sup>7</sup> Cf. J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, le 4 novembre 1971, texte établi in *Je parle aux murs*, Seuil.

termes et les concepts — et au total le schématisme — par lesquels on peut exprimer ces thèses et ces principes, sachant que le choix de ces termes mêmes influe sur le choix des principes et des thèses. À cet égard je rebondirai sur le propos que cite Lacan, sans le faire sien, qu'une confrontation des principes à leurs effets risquerait de « dissoudre » dans l'éclectisme la communauté analytique des pratiques. C'est plutôt, à mon avis, la situation actuelle de la psychanalyse assujettie à la psychothérapie qui dilue, dans le tout possible des pratiques émergées de Freud, l'axe essentiel de sa doctrine, disons, s'il faut en maintenir le terme. Sans parler de la dispersion des sociétés de psychanalyse. Pour moi, ce qui fait l'axe de l'humain subjectivé par la parole, c'est précisément, à l'envers de ce genre de mise en garde, cette dissolution, qu'on n'a pas de ce fait à craindre mais à valoriser (ce terme mérite aussi ses développements), pour orienter depuis elle les pratiques. Par « dissolution »<sup>8</sup>, j'entends à la fois évidemment, échappement, *aphanisis...* et de là récursivité (pour la fonction) et imprédictivité (pour l'objet néanmoins prédictif). Ainsi le nouage borroméen, inapparent, est-il « dissous » entre les ronds.

Pour revenir aux concepts de Freud et à leur rénovation, sinon à l'innovation au sein de ce schématisme, ma position — car je réfère le bien-fondé d'une pratique, non à la scientificité (au sens commun) de ses règles, mais à la tenue de la position du psychanalyste<sup>9</sup> qui la met en œuvre (et par là à une scientificité à reconsidérer dans le sens de la récursivité qui la fonde dans une nouvelle perspective) — ma position, dis-je, est de considérer l'évidement opératoire qui fonde l'acte symbolique de passage, *i.e.* de *transcription* (*Vertretung*), du sujet (compris narcissiquement) au monde, pour refonder ou même simplement reformuler celui-ci dans une dépendance somme toute nécessaire à l'égard du sujet et de son propre rapport à l'acte ; cet évidement ne saurait quoi qu'il en soit entrer en ligne de compte comme foncteur qu'à la condition d'être producteur, non de ce qui serait déjà là (par exemple, pour en assurer la raison d'être), mais toujours dans un écart d'avec ce qui était supposé être là et qui s'avère bien différent de ce que l'on en supposait dès que cette supposition matérialise ses effets, c'est-à-dire dès qu'elle le produit en fait comme déjà là. Dès lors cela revient à constamment produire du neuf. C'est l'avant et l'après de l'acte. Cet écart est un décalage (une *Entstellung*) validant la distance de ce qui était attendu à ce qui est obtenu. Cela ne m'empêche pas de prendre à mon compte l'option de Lacan (p. 240) de reposer (y compris à nouveaux frais) sur les termes techniques de Freud, quel que soit leur emprunt d'origine, les fondements de la psychanalyse, quitte à les redéfinir pour plus de clarté (y compris à soutenir l'équivocité de ces termes) afin de pouvoir discourir plus avant moi-même en les faisant miens. D'ailleurs je n'hésite pas à en emprunter d'autres, afin de pouvoir échanger avec les tenants d'autres champs à partir de ce vocabulaire commun, non sans s'expliquer sur lui, j'y insiste, en le réinsérant dans un schématisme d'ensemble qui l'agrée en le transformant et le traduisant à neuf pour mieux lui conserver sa valeur, c'est-à-dire sa fonction productive. Ainsi l'*Entstellung* est-elle aussi « dérivation » en prise sur le flux énonciatif, mais à ne plus le considérer que « de travers » (perpendiculairement) depuis ses rives gravitationnelles.

Sociologie, anthropologie, philosophie, comme physique, chimie, mathématiques sont les lieux d'un dialogue entre psychanalyse et « sciences » connexes, linguistique entre autres. Ici l'histoire du lexique psychanalytique se noue à ses inscriptions et productions subjectives au sein de la communauté analytique et au-delà.<sup>10</sup> Car le schématisme de la psychanalyse

---

<sup>8</sup> R.L., « L'abandonnée », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 19, *Les démentis du réel*, Lysimaque, 1991.

<sup>9</sup> R.L., « Se positionner en analyste », divers textes, 2013.

<sup>10</sup> Voir le débat en France, au début de la SPP, à propos de la traduction de *Es, Ich, Überich*. Cf. Ch. Odier, « Note sur la traduction des mots *Ich, Überich*, et *Es* », *Revue française de psychanalyse* n° 3, 1927, pp. 426-429 ; au-delà du ridicule des premières suggestions de traduction (*coarctarium*, etc.), c'est bien le schématisme qui compte.

reste de l'ordre du singulier — y compris si cette singularité (comme la fonction Père chez Freud) est des plus partagée entre tous (comme on dit). C'est aussi dire que, pour tout analyste, il n'est pas question de ne pas s'expliquer sur sa pratique et à sa façon. C'est à la fois rendre compte de l'expérience<sup>11</sup>, parler plus avant (en cartel, enseignement, conférences, colloques, passe, contrôle, etc.), définir publiquement ses options et les ordonner en un schématisme rendu public pour pouvoir être discuté et lui maintenir de là ses qualités d'évolutivité.

Je le répète — et enfoncerai ce clou tout au long de ce texte — le schématisme, son évolutivité et les effets qu'on est en droit d'en obtenir, sont déterminés par la récursivité signifiante de l'inconscient *selon ce qu'en fait l'analyste*. Une psychanalyse ne reste freudienne dans son axe, comme dans ses attendus et ses conséquences, qu'à la condition de s'établir (et de tabler) sur une science psychanalytique dont l'objet ne saurait qu'être aussi imprédictif, à l'encontre des choix des autres « sciences de la nature » comme de leurs duplications en « sciences humaines » qui se veulent, sinon toutes, le plus souvent uniquement prédictives.<sup>12</sup> Ainsi la psychanalyse partage-t-elle la fonction récursive du signifiant avec la sophistique, la poétique, les arts, les logiques « déviantes »... Et une psychanalyse n'est freudienne aujourd'hui qu'à se refonder du texte de Freud. Et de même pour être lacanienne, avec tous les problèmes relatifs au « texte » du séminaire de Lacan. De toute façon, une psychanalyse est scientifique si l'on admet de réintroduire la récursivité dans les sciences, comme le fait la mécanique quantique.

Ici déjà, comme il le fera aussi ailleurs, Lacan réfère la pratique analytique au sens qu'elle prend, au sens qu'elle induit, au sens qu'on lui accorde (c'est moi qui précise) — contre la signification. Et réduire l'expérience aux significations qu'elle draine — Lacan dit : des « recettes », p. 240 — enlève ainsi à l'expérience « tout critère de réalité ». Sans la réalité l'expérience analytique est non avenue — mais cette réalité, appelée transfert (à spécifier comme identiques le schématisme de la réalité interne à la cure et celui de la réalité externe), ne se transmet pas : pas de transfert du transfert.<sup>13</sup> Nous avons là un des appuis organisant le schématisme récursif du signifiant. Les points d'impact (pluriels) de l'action psychanalytique sont ceux du langage, étagés, disons, à plusieurs niveaux : de la signifiante au signifiant et du signifiant au signifié.

La psychanalyse « montre nue » (p. 242) « la figure [du] pouvoir » du sujet. Mais elle la met en jeu réversivement en la démontrant et en constituant dans le même temps une résistance à cette démonstration. Et je dis bien « démonstration » plutôt que « monstration ».

Dès son introduction, Lacan distingue les « fonctions [plurielles] de la parole » et le « champ du langage » (p. 242).<sup>14</sup> Je dirai tout de suite que la parole est effectivement, pour moi, fonctionnelle : elle est fonction d'échange, opérant en intension, et s'avère transcrite extensionnellement dans le champ du langage, en termes d'objets, d'images, de mots.

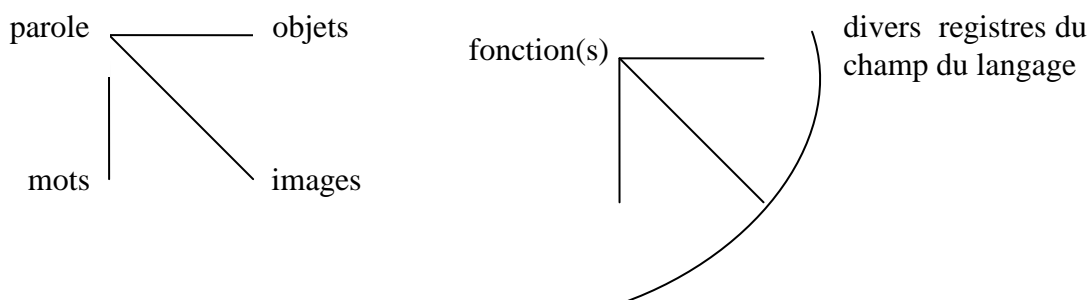
---

<sup>11</sup> R.L., *Rendre compte de la pratique*, Lysimaque, à paraître.

<sup>12</sup> R.L., « Traduire l'imprédictivité », *Lapsus calami* n° 4 (Buenos Aires).

<sup>13</sup> R.L., « Il n'y a pas de transfert du transfert » in « Il n'y a pas d'acte de l'acte », Vème Congrès de Convergencia *L'acte psychanalytique*, Porto Alegre, 2012. Et à La Plata, mai 2013, repris dans *L'acte psychanalytique*, Lysimaque, à paraître.

<sup>14</sup> Souligné encore en 1967, *Autres écrits*, p. 341.

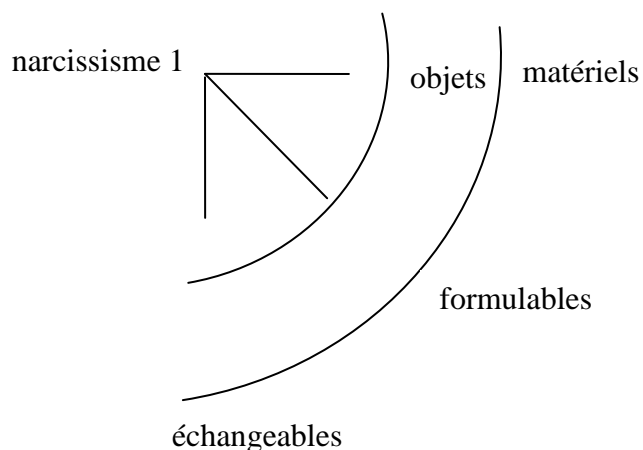


Les objets extensionnels sont définis par Frege comme signification (*Bedeutung*) en tant que parcours des valeurs de la fonction en cause (ou plutôt : en jeu) ; les images en sont la mise en formes, formules, formulation, formalisations ; et le langage lui-même, fait de mots, se répartit entre signifiants et signifiés alors réduits au sens. Cet ensemble extensionnel de valeurs, accessible par ses parcours, ses morphologies et ses rapports renouvelés, constitue l'objet de la psychanalyse — à condition de ne pas en oublier la signifiante qui les détermine et qui se détermine en retour (non sans écart d'avec ce qu'elle était comme supposition pour cet « empan supposant »<sup>15</sup> qu'est l'agencement extensionnel des objets) à partir de la déconstruction de ces extensions.

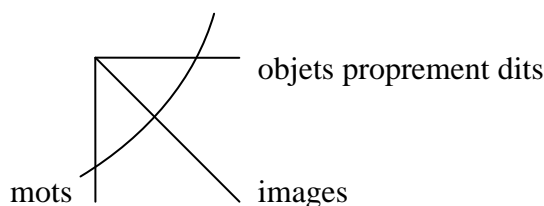
Lacan a dès lors bien raison de prendre pour symptomatique de l'idéologie institutionnelle « la promotion [...] de la résistance de l'objet dans la théorie et dans la technique » : elle est parallèlement symptomatique d'« un alibi du sujet ». C'est ce que dit Freud à propos de son « Trouble du souvenir sur l'Acropole ». Cet alibi est *Entstellung* (il est à la fois *entstellt* et *entstellend*), il transpose du Père (de la signifiante) sur le sujet et de celui-ci sur l'objet (pluriel), sans parler de cette autre transposition, dans le passé cette fois, qui est celle d'un non-croire (*Unglauben*). Et Lacan ouvre trois chapitres d'interprétation de cette transposition, qui sont autant d'écarts maintenus et avec la signifiante et, en ce qui concerne celle-ci telle quelle, de la signifiante avec elle-même. Je vais poursuivre sur ce texte quasi terminal de Freud qui revient dans l'interprétation du trouble sur plus de 30 ans de perturbation. Freud y démontre la récursivité signifiante du monde pour le sujet. Le lien insaisissable au Père est ici transposé sur un objet énorme (Athènes et l'Acropole), avec tous les fantasmes afférents. Le trouble est ainsi déjà imaginaire car imaginarisable : l'insaisissable de la fonction Père est rendu saisissable au travers de l'objet et symptomatisé comme inacceptable. C'est une affaire de récursivité refusée mais opérante : l'hypothétique (*Annahme*) en est refusé, mais continue de poursuivre un objet inintégré. Ce qui compte est cet aspect inintégré (forclusif) qui reprend extensionnellement la récursivité de la fonction Père. Le même déport sur l'objet se présente fréquemment dans la théorie et l'expérience analytiques : l'objet est plus facile à repérer et spécifier que toute fonction. Le retour à la fonction (symbolique) est donc posé comme nécessaire au détriment de l'objet et à partir de ce que cette focalisation sur l'objet implique de symptôme.<sup>16</sup> La référence de Lacan à la pratique avec les enfants concerne la construction par l'enfant de son monde d'objets (matériels, formulables, échangeables), ce qui dure le temps de son amnésie infantile (causée avant leur construction par l'absence initiale d'objets sur lesquels s'appuyer pour se souvenir).

<sup>15</sup> J ; Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet* 1, p. 20, repris dans *Autres écrits*, p. 248.

<sup>16</sup> R.L., *Vadémécum de sémiologie et nosologie psychiatriques*, Lysimaque, à paraître.



En second lieu, la pratique doit tenir compte de ce que l'analyse des moments psychotiques d'un sujet permet de considérer comme le clivage bleulérien coupant les objets extensionnels des fonctions intensionnelles. De là l'immobilisme quasi psychotique de certaines cures et l'interprétation souvent délirante des symptômes. De là l'immobilisme et la mauvaise humeur de Freud à Corfou, avant qu'il décide de se rendre à Athènes.

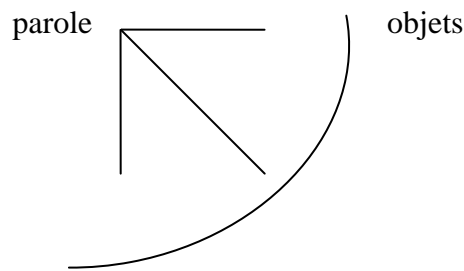


On raye dans le délire pris en lui-même toute possibilité constructive, au seul profit d'un travail de déconstruction des objets. À croire que les conceptions défaitistes et déficitaires qui sévissent en psychiatrie à l'égard des psychoses prévalent encore dans toute l'analyse : impuissance de l'analyste, immobilité des symptômes, incompréhension du discours, voire passage aux médicaments. L'analyste qui ne suit pas l'axe de la récursivité voit son action réduite, car il ne la fonde plus sur le développement de la parole. Rationalisme et phénoménologie morbides sont alors pris en compte et faits siens par l'analyste. En fait la déconstruction préluant à toute symbolisation devrait motiver l'analyste à fonder la signifiante sur la discordance de la récursivité. Par là-même, s'il s'en détourne, il reste se défier de toute transmission — celle de  $S(\mathcal{A})$  s'entend, puisque seule la « castration » reconnue se transmet.<sup>17</sup> À défaut, la psychanalyse, comme la psychiatrie, voire toute psychothérapie scientiste, participe de l'élaboration et de la chronicité du symptôme.

C'est dire que la question est contretransférentielle (dépendant de la conception de l'analyste), et qu'elle touche conjointement à la didactique (transmission) et à la passe (que Lacan n'avait pas encore inventée en 1953). L'ontologie d'un « être » analyste domine encore l'époque, en contradiction immédiate avec une conception tout aussi ontologique de l'inconscient défini une fois pour toutes et en dehors des échanges discursifs qui constituent une cure analytique.

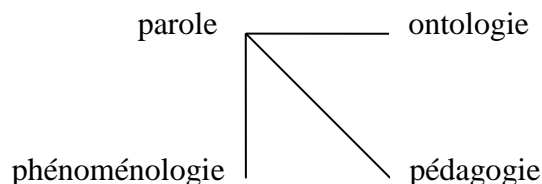
<sup>17</sup> R.L., « Pas sans  $S(\mathcal{A})$  », *Actes de l'ECF* n° 18, 1991.

Lacan note bien que ces trois glissements néfastes de la psychanalyse ont en commun « d'abandonner le fondement de la parole » (p. 243), au profit de l'objet, dirai-je, en ce qu'il est alors strictement conçu comme prédicatif.



Cela revient à éluder la récursivité de la parole, telle qu'un Benveniste en assure la démonstration de la réversivité.<sup>18</sup> La parole en effet se dialectise littoralement avec les objets, comme la fonction paternelle se dialectise avec le réel maternel, ce qu'aucune aide psychothérapique ne saurait accomplir, car cette aide ne requiert qu'un semblant de parole.

Je dirai que ce que Lacan situe « sur trois frontières différentes » comme la différence entre l'expérience psychanalytique et l'abandon du « fondement de la parole » peut être topologisé comme plan projectif  $P^2$  (et même surface de Boy à considérer sa ligne d'immersion « tripale » comme cette triple frontière) à distinguer la psychanalyse comme la « part » inorientable et asphérique du plan projectif et le refus de prendre en compte la parole comme aussi orientable et sphérique qu'est le langage.<sup>19</sup> Cette sphéricisation de la psychanalyse la confond, selon Lacan, avec la pédagogie des stades, la phénoménologie existentielle et une ontologie guère dialectique. Pour moi ces trois domaines sont assurément prédicatifs.



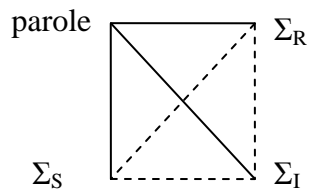
Lacan ajoute que l'abandon du langage analytique (freudien) lui-même se cumule avec celui de la fonction de la parole. Aujourd'hui, je préciserais cet abandon comme le refus de reconnaître la récursivité de la parole et l'imprédicativité du sujet et de l'objet comme *a*.

À tout coup le déport de la dialectique intension / extensions sur chacune de ces trois extensions est pour moi définitoire d'un symptôme, réel, imaginaire ou symbolique, ces registres pouvant être associés par deux ou trois pour conforter leur prédicativité symptomatique.

<sup>18</sup> É. Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine », *Problèmes de linguistique générale*, t. II, Gallimard, 1974.

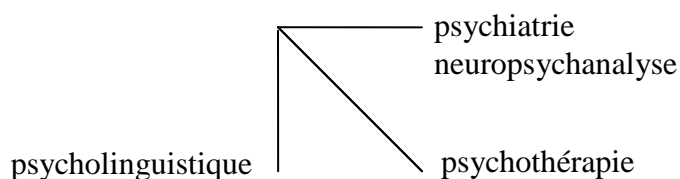
<sup>19</sup> Un plan projectif  $P^2$  est une surface (de dimension 2, ce qui définit une surface) close inorientable présentée en *cross-cap* avec une partie sphérique et une partie asphérique, quand c'est de partout que ces deux « parties » se conjoignent du fait d'une constitution possible du plan projectif par identification bord à bord d'une bande de Möbius (asphérique) avec un disque (sphérique). L'ensemble est inorientable, mais tout point conjoint la différenciation orientable / inorientable.





Mais à tout coup aussi la question du langage, de la parole et de leur fond symbolique (respectivement en termes de signifiants binaire et unaire) se profile comme la solution aux problèmes soulevés par l'expérience analytique. Ainsi le fantasme, comme toute formation de l'inconscient, est-il une affaire de proposition (pour ne pas rester cantonné dans la *lexis* d'une phrase). Mais aussi les phénomènes délirants trouvent-ils eux-mêmes et leur raison d'être et la simple possibilité de leur abord « thérapeutique », assurés qu'ils sont d'être, selon moi<sup>20</sup>, des tentatives de déconstruction prenant leur origine à un niveau extensionnel fixé et non dialectique (non récursif).

Personne ne peut s'instaurer analyste, y compris en se déterminant de soi-même, sinon à se prêter à l'option récursive des places constitutives de la fonction de sujet de la parole (de l'inconscient, de l'énonciation,...), dans la dualité de l'interlocution comme au-delà. De là un transfert nécessairement contretransférentiel, et inversement. En face de la signifiante intégrée au monde, un strict monde d'objets, détaché de sa récursivité, conduit à toutes les pratiques distinctes que la société d'aujourd'hui offre en contrepoint de la psychanalyse.



Parallèlement à l'objet réel des symptômes cérébraux, la psychiatrie répond au réel du symptôme psychique par l'interférence biologique des médicaments, mais pas uniquement eux (puisque l'ensemble DSM ou CIM se double d'une sociopathie notable). À l'objet imaginaire d'une difficile « mise en forme », la psychothérapie répond par des recettes, plus adaptées aux schématismes de leurs praticiens qu'à une dialectique avec les analysants. Avec l'objet symbolique d'un langage entièrement cernable et impliquant tout discours comme fondant un sens explicite, la psycholinguistique élimine à terme la fonction de sujet. Ce sont là des conséquences factices d'une vision uniquement prédicative du monde.

À l'encontre d'une telle conception, la formation de l'analyste dépend de tous ces facteurs qui s'homogénéisent en symptôme et se synthétifient en une seule raison : récursivité de la parole et imprédictivité du langage. Avec un Lacan ultérieur, je dirai même : imprédictivité du langage, des discours et des langues en ce que discours et langues fondent leur propre structure sur celle du langage.

Observons que, de 1953 à la fin de son œuvre, les indications de Lacan restent valides, voire trouvent une expression plus élaborée, ainsi de « la place du maître » (p. 244), entre autres exemples comme celui du « discours analytique ».

<sup>20</sup> R.L., « Positions subjectives données comme psychotiques », *Lettres de la S.P.F.* n° 13, repris dans *Conception des psychoses*, Lysimaque, à paraître.

Un cercle vicieux (dis-je, pour renverser Poincaré dans l'usage que je fais de cette locution) qui spécifie un « circuit fermé » ne peut que réduire le schématisme en cause à ses figurations — ou, plus exactement, il se contente de faire en sorte que les contenus des concepts s'assimilent à la présentation qu'on veut en donner. À quoi une psychanalyse bien menée ne peut opposer, mais sans confrontation, que l'asphéricité de ses choix (laquelle n'éluide rien de sphérique).

Le corollaire de la récusation d'un schématisme récuratif de la psychanalyse tient selon Lacan à une « défense » (p. 245) contre celui-ci, la question aujourd'hui étant de mettre en évidence ce qui dans la théorie (doctrine) et la pratique (méthode) analytiques participe de ces défenses, tant du fait de chaque analyste pris isolément (et pris dans l'idéologie courante de la psychanalyse) que du fait de leurs regroupements à des niveaux divers. Ce peut être *a minima* autant un travail de cartel, que des mises au diapason latérales, géographiques disons, par sympathie avec les collègues, ne serait-ce que ça ; plus avant et longitudinalement ce sont les associations d'analystes et les regroupements de celles-ci qui doivent être questionnés selon leurs axes préférentiels de discours, leurs mots clés et slogans, leurs simples habitudes discursives.

Lacan, à l'époque, notait « l'anhistorisme » qui prend sa source dans le style nord-américain ; or la psychanalyse, non seulement rappelle l'histoire de chacun et de tous, mais elle facilite comme un des objectifs de la cure la (re)construction récurative par chacun de ce qui en devient sa propre histoire. La contrepartie de cet anhistorisme est l'actualité comportementale avec, à la clef, le comportementalisme qui a tellement gagné aussi en France qu'on en interdirait la psychanalyse dans le traitement de l'autisme de Kanner.

Actuellement — mais ce fut assurément le cas depuis toujours — le biologisme (neuropsychanalyse, par exemple) gagne du terrain — y compris sous forme de mixtes freudo-wundtiens.

Ici il nous faut reconnaître jusque dans ses détails en quoi la civilisation comme sociale objecte à la culture en tant que singulière (narcissique, pour parler de narcissisme primordial).<sup>21</sup> De même, « l'extranéité » que note Lacan, à propos du groupe américain de l'après-guerre, nécessite d'être contrebalancée d'une théorie réfutant l'extra-territorialité de la psychanalyse.<sup>22</sup>

La réification du sujet est déjà alors à l'œuvre bien sûr en un après-guerre qui avait vu cet « *human engineering* » opérer si peu humainement dans la technicité nazie des camps d'extermination.<sup>23</sup> Et la France a elle aussi importé l'exécrable concept de « ressources humaines », grâce auquel la force de travail est confondue avec la matière première, et les gens sont pris pour des choses, évalués, jaugés, jetés. Voilà le *méné*, *tékel*, *oupharsin* ravalé à n'être qu'une manœuvre du capitalisme.

Pour tout dire la psychanalyse « orthodoxe » s'arrange très bien de la logique canonique classique — les « déviations » de cette logique (selon le terme de Quine) ayant pour pendant, à mon sens positif, les variantes de la cure type.

Au terme d'« équivoque » que Lacan utilise pour lier la psychanalyse avec ses « champs-frontières », je préférerais celui de confusion : alors il n'y a plus rien d'asphérique et l'ensemble de l'équivocité proprement asphérique passe à une confusion avec le sphérique, hors récurativité, hors cette littoralité que Lacan conceptualisera plus tard en un sens à mon avis réversif et de là récuratif.

---

<sup>21</sup> R.L., « La civilisation contre la culture », 2012, repris dans *Le malaise de la civilisation*, Lysimaque, à paraître.

<sup>22</sup> R.L., *La psychanalyse n'est pas extra-territoriale*, Lysimaque, à paraître.

<sup>23</sup> R.L., « La castramétation » (*Le Bulletin* n° 3, 1991, d'avant *Dimensions freudiennes*), repris dans *La castramétation*, Lysimaque, à paraître.

Comme l'humanité ne se définit que de posséder (!) le langage et la parole (et de là le travail, etc.), la psychanalyse est une pratique on ne peut plus humaine, humaine au point d'être « naturellement » ordonnée à l'humain, naturelle car, même si parler est social, cela reste éminemment narcissique au niveau de l'énonciation.<sup>24</sup>

La formation du psychanalyste ne peut passer que par, non seulement sa capacité (le plus souvent jaugée par des organismes *ad hoc*, mais de manière inopportune, car valant pour des choix prédonnés), mais surtout par son désir (à quoi l'on ne se forme pas de façon volontariste selon des critères extérieurs), désir de spécifier sa démarche (théorie et pratique congruentes), de la critiquer (y compris celle d'autrui) et de savoir (c'est le seul savoir extrinsèque qui, à mon sens, importe) en définir les catégories constituantes. Ici je parle encore de récursivité, l'analyste se définissant de rapporter ainsi sa démarche aux fondements intrinsèques de celle-ci. Et avec Lacan qui en indique incidemment l'élaboration, je dirai : « construction » (p. 247) des extensions, et déconstruction de celles-ci pour les assurer depuis une intension qui ne soit pas donnée comme divine, car elle dépend (comme Dieu, au reste) de la négativité (appelée destructrice) qui défait les extensions pour en faire saillir l'intension. Cette démarche récursive est proprement analytique. Et la formation du psychanalyste en prend et sa raison et sa rigueur. Il lui appartient donc d'y revenir régulièrement.

Plus avant je suivrai le plan de Lacan : passant d'une réinterrogation de la parole, *via* le langage, à l'interprétation et aux opérateurs de la cure.

\*

## 1.2. Sur la parole

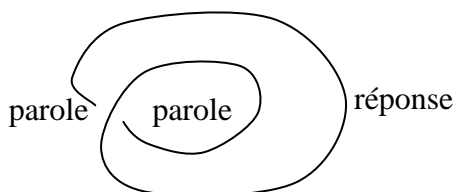
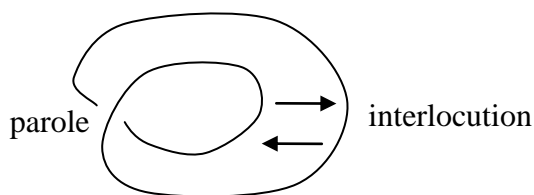
Malheureusement pour sa phrase d'entrée en ce premier chapitre de son rapport, Lacan fait de la parole un « médium » de la psychanalyse. Je ne dirai pas, pour ma part, que la parole est un moyen de la psychanalyse, car elle *est* la psychanalyse, laquelle n'est que parole, diversement schématisée pour les dimensions d'échange et le type d'échange qu'on lui accorde : façon bande de Möbius et *cross cap* dans la cure, façon tierce, en surface de Boy, pour la passe.

En effet la parole est échange — c'est du moins la définition que j'en donne — et elle n'est pas expressément verbalisation. Elle prend, dans l'interlocution en tout cas, le caractère de dualité mœbienne qui définit le sujet de la parole comme scindé localement, quand il ne l'est pas globalement. Cette dernière spécification implique un sujet de la parole comme énonciation (« qu'on dise ») occulté(e) dans le discours effectif, au sens des phrases prononcées et de ce qu'elles portent (de sens d'abord) avec elles. La parole n'est pas un simple médium, elle est un fondement du sujet, elle est sujet. Développer la parole (et non *sa* parole : c'est réversif et récursif), c'est vivre et, s'il faut le dire ainsi, c'est « être ». Le sujet est sujet de la parole et, par là, d'abord sujet du narcissisme primordial.

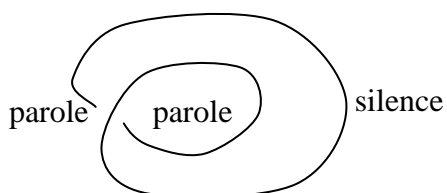
Et si « toute parole appelle réponse », c'est que la réponse fait (réversivement) partie de la parole. Dans la parole (au sens de l'interlocution, tout au moins), chacun des interlocuteurs « prend la parole » à tour de rôle. Chacun n'est qu'un des versants de *la* parole et non un sujet différencié support de cette parole. Il n'y a donc bien de sujet que sujet de la parole, opérant entre deux au minimum.

---

<sup>24</sup> R.L., « Critique du slogan *L'humain d'abord* » du Front de Gauche », 2012.



En paire ordonnée, cela donne : (parole  $\rightarrow$  (parole  $\rightarrow$  réponse)). Et Lacan ajoute : « même si elle ne rencontre que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur ».



Vouloir ignorer la récursivité de la parole (qui ne se fonde qu'en elle-même dans l'échange réversif entre locuteurs ou, plus exactement, sur chacun des versants de l'interlocution), c'est refuser ce vide constituant de la parole, circulant entre deux, un vide producteur d'existence pour chacun des interlocuteurs. C'est pourquoi il n'y a pas d'être de l'analyste et que son existence ne se soutient que de cures effectives — effectives à être poussées jusqu'à leur terme, à partir du transfert et de ce qui circule de parole analysante entre l'analysant et l'analyste.

Ce terme de la cure, Lacan le définira en liaison avec la passe : c'est objectaliser les signifiants  $[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a]$ , afin qu'un sujet en dépende, toujours à neuf :

$$\{[(S_1 \rightarrow S_2) \rightarrow a] \rightarrow S\}.$$

En effet, il n'y a pas non plus de sujet en soi et l'ensemble est récursif, de la signifiante au signifiant, comme des signifiants à l'objet et au sujet. De là la raison récursive du fantasme et — comme pour le rêve — la voie royale qu'il trace au devenir sujet. Rien de tout cela n'est accessible à qui refuse la récursivité — et le choix de tel analyste est rédhibitoire pour l'analysant qui l'effectue. Un analyste ainsi bardé « scientifiquement » — et, pour moi dans ce cas, prédicativement — ne peut qu'insérer un autre type d'objet, alors celui de la réalité, au sein d'un sujet qui s'est justement constitué du refus inconscient d'un objet de l'évidence. Le vide de la parole, dont parle Lacan en 1953 (p. 248), est un vide opératoire amenant la parole à produire le sujet qui la tient — récursivement toujours. Tenir la réalité pour gage de vérité, c'est précisément passer à côté de la parole. Lacan y reviendra, à soutenir qu'il n'y a

pas de transfert du transfert, et que ce n'est pas la réalité immédiate qui détermine ni le discours de l'analysant ni la réponse de l'analyste.<sup>25</sup>

L'« appel à la vérité », dont parle Lacan, n'est que reconnaissance de la détermination des effets de la parole : en psychanalyse, il n'y a pas de vérité transcendante à la parole et qu'il faudrait ramener dans le giron de la cure. La parole par contre, en se développant, assure par elle-même une vérité du Je qu'est le sujet de l'énonciation en établissant l'échange entre deux. Mais cet échange ne sollicite nulle « complaisance » ni « monument » narcissique — au contraire, le narcissisme primordial est un vide opératoire que le Père métaphorise (présent en tant qu'absentifié : incorporé d'avoir été tué), c'est une fonction existentielle en acte. Dans l'échange il ne saurait être question ni d'« introspection » ni de méditation, positions par trop psychotisantes. De toute façon je tiens que le transcendantal kantien est lui-même récursif.<sup>26</sup>

Le discours de « libre association » est bien ainsi un « discours sans échappatoire », au même titre que l'inconscient pour Freud ne veut ni connaître la négation ni faire état du temps, car l'échappement attendant à la récursivité se démontre proprement dans le discours, référé à un soi-même qui passe par cet autre qu'est l'analyste, un autre localement différencié du fait d'une mise en continuité globale, transférentielle, avec l'analysant, par la parole. Le discours se définit même d'un échappement productif à condition de dépasser ce qu'il élimine en le conservant pour ce faire maintenu hors de portée. Un tel dépassement est la construction de l'objet comme lui-même fonctionnel, fonction en extension. L'inconscient est échappement dans le préconscient, c'est-à-dire dans la construction langagière et c'est cette construction langagière qui est dite « libre association » à n'utiliser que la récursivité du signifiant (à la fois son — variable — et sens — constamment réorganisé). Non seulement grâce à la parole le sens échappe à ses restrictions, mais la parole est cet échappement même. Et l'inconscient, par définition, *est* échappement, comme il *est* négation et comme il *est* temps, le temps réversif de la parole (Benveniste). La liberté du signifiant, dévolue au sujet, est l'effet spécifique de la récursivité signifiante. Par là l'inconscient n'est ni temps chronique, ni négation forclusive, ni prédonné signifiant : rien de prédicatif.

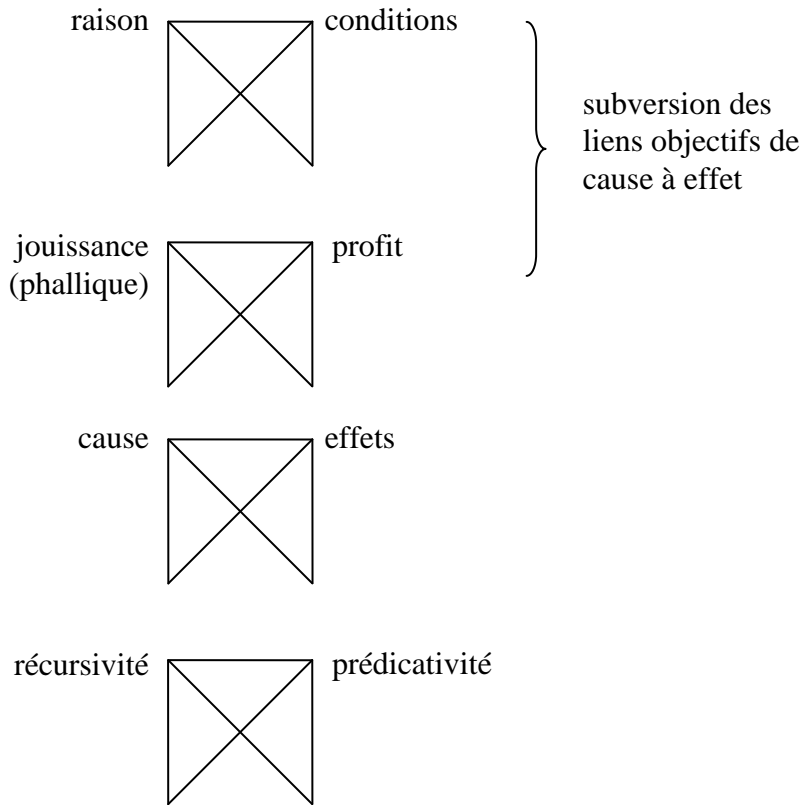
L'*Aufhebung* définissant le travail de l'inconscient comme échappement (suppression-conservation-dépassement) entraîne que rien de ce qui concerne l'inconscient ne vaille pour autre chose qu'un travail : y compris à récuser la récursivité pour en établir la contrepartie objectale en symptôme selon l'évidence de l'existence prédicative des objets dans le monde.

Mais pour redéfinir en tel « travail » (p. 249), Lacan revient sur ses conditions (terme auquel je préfère substituer « ses raisons ») et son fruit (qui n'est qu'une jouissance objectalisée, si on ramène ce fruit à ce que la parole *comme jouissance*, j'y insiste, peut produire aussi d'inattendu (à laisser l'association suivre un « libre » cours : ici encore « libre » ne peut que prendre le sens de récursif).

---

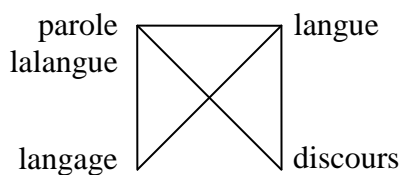
<sup>25</sup> J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *L'acte psychanalytique* », *Autres écrits*, pp. 382-383 ; R.L., *L'acte psychanalytique*, Lysimaque, à paraître.

<sup>26</sup> R.L., « Contingence et facultativité en psychanalyse », Gand, novembre 2013.

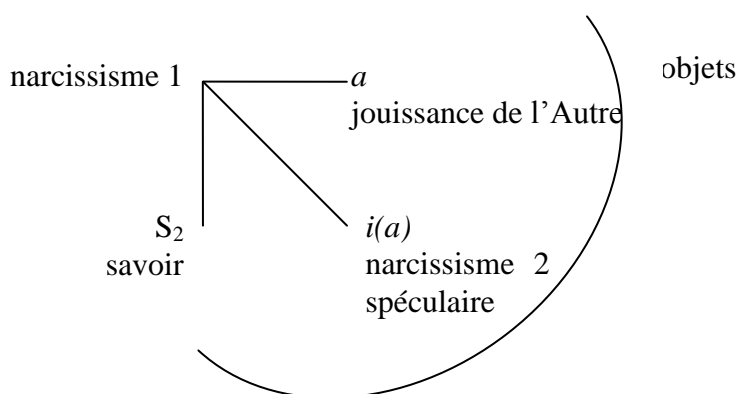


La subversion des liens objectifs de cause à effet par la récursivité existentielle, mettant en place une raison opératoire (selon un dire subjectif) et une jouissance tout autant subjective, détermine des articulations renouvelées et toujours renouvelantes pour un sujet, en quelque sorte reconditionné toujours à neuf par ses propres soins, dirai-je.

À s'arrêter sur le terme freudien de *durcharbeiten* (« perlaborer », dit-on en français), Lacan invite à en revoir la traduction. Précisément ce qui est ainsi travaillé au travers du schématisme qu'on en donne est l'étagement des concepts, depuis leur abstraction de schèmes jusqu'à leur présentation figurée. Et si l'on veut parler d'affect, c'est, à suivre Freud expressément, pour en traduire la représentance pulsionnelle à un niveau de quasi symptôme, c'est-à-dire à faire avec ce qui s'en donne à saisir — même si la raison en échappe. En face de quoi, Freud refondait l'intellect dans la négation dégageant l'affect et s'en dégageant. Lacan, dans cette même veine, assurait l'intellect (la pensée, soit le propositionnel) du modal existentiel, soulignant que le réel dans la psychanalyse tient à la logique, ou plus exactement à tel choix de logique ou tel autre, de façon qu'en advienne tel ou tel réel. Je dirai même que tout dépend de l'implication de « lalangue » dans le langage et le discours : de ce concept de Lacan, encore incertain dans son propos, je tire celui de logique de la parole (soit donc : lalangue est la logique de la parole).



De toute façon, l'intellectualisation est formulée comme une injure à l'encontre de Lacan. Plutôt est-ce que ses adversaires s'avèrent frustrés de ne pas encourir un reproche semblable. Quoi qu'il en soit, n'est taxable d'intellectualisation que ce qui fait pièce à une ontologie intenable. Car cet « être de lui-même », que le sujet (au sens banal) met en jeu pour en vérifier la « dépossession » croissante, « n'a jamais été que son œuvre dans l'imaginaire et [...] cette œuvre déçoit en lui toute certitude ». Une psychanalyse est ainsi la reconstruction d'une telle œuvre — passant par son *initium* qu'est la fonction que le sujet lui attribuait pour, de celle-ci, tirer la substance (disons, car cette substance est fonctionnelle) de son rapport à l'autre, à l'Autre plus exactement. C'est dire qu'au fond il n'y a pas d'origine dans cette réversion. Dans les termes de Lacan, réécrits en 1966, cela donne (à propos de l'œuvre de soi-même) : « dans ce travail qu'il fait de la reconstruire *pour un autre*, il retrouve l'aliénation fondamentale qui la lui a fait construire *comme une autre*, et qui l'a toujours destinée à lui être dérobée *par un autre* ». Plus même qu'aliénation (au sens encore intuitif de dépendance vis-à-vis de l'Autre), il s'agit là de récursivité, car cet Autre n'est que la part de jouissance phallique dont le sujet se démet (alors qu'elle lui appartient)<sup>27</sup>, puisqu'elle présente ce caractère insatisfaisant de l'*Unlust* qui la lui fait, précisément, accorder à l'Autre. À l'opposé, et Lacan le note explicitement (p. 250), même si ce n'est bien sûr pas dans des termes comparables à ceux que j'utilise ici : rien de plus frustrant que le *moi*, car il est (objet lui-même) frustration « d'un objet où son désir est aliéné et, tant plus il s'élabore, tant plus s'approfondit pour le sujet l'aliénation de sa jouissance ». Ce n'est pas que sa jouissance passe à l'Autre qui est ici en question, mais que cette jouissance soit mal vécue (*Unlust*) par le sujet, jouissance négative en son existence de jouissance autre que phallique — et passée ainsi à l'Autre. Alors « le sujet se fait objet » — à mon sens, pas uniquement « dans la parade du miroir », car il s'agit bien de ce qui viendrait, récursivement, réassurer le sujet depuis l'évident aliénant de son rapport à l'Autre, le réassurer en terme de sé-paration (à la fois *se parare* → parade et *se parere* → s'engendrer). Au même titre que le leurre du miroir, la méprise du sujet supposé savoir (à venir en 1967) et l'aliénation de la jouissance de l'Autre ne sont que d'autres modes d'objectaliser la fonction existentielle (modale, évidée, opératoire pour ces raisons) du sujet alors situé au point de son narcissisme primordial. Quand je parle de jouissance mal vécue, c'est bien d'existence du sujet qu'il s'agit : le mal-vécu est à entendre au sens réel pouvant pousser le mal-vivre vers le non-vivre. Il n'y a de fait que le sujet du narcissisme primordial qui vive, et non le « pôle d'attributs » qu'est le moi, même idéalisé. Les objets n'ont en effet pas de « vie » par eux-mêmes.



<sup>27</sup> C'est à entendre comme la part patronale du salaire différé, directement réglée aux organismes de Sécurité sociale. Malgré toute apparence, il s'agit bien d'une fraction du salaire.

Même à parler d'agressivité, ce ne peut être que pour en démonter l'objet, et plus exactement l'objet que l'analyste aurait voulu démonter en termes d'« analyse des résistances ».

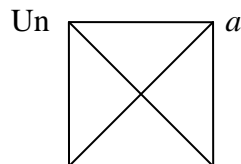
Le désir de mort n'est de fait que la reprise sur le plan subjectif de l'inanité de toute fonction à se soutenir d'autre chose que de la déconstruction des objets qui lui donnent accès en la matérialisant. Qu'on entende bien qu'ici je spécifie l'objet (réel, imaginaire, symbolique) comme l'opposition fixative à la récursivité toujours en mouvement. De toute façon, nulle signification, émanant de l'analysant ou suggérée par l'analyste, ne peut tenir la place d'une réinstauration fonctionnelle décalant tout symptôme de la place objectale qu'on veut lui faire prendre, quand c'est de ne pas avoir d'action fonctionnelle que le symptôme dépend. Et cette fonction est d'abord celle de la parole, instaurant un *je* sans réciprocité entre deux versants d'un sujet se départissant de toute volonté causaliste pour ne mettre en jeu de fonction (pulsion, désir, jouissance, etc.) qu'à *raison* même de l'hypothèse qu'il fait d'un aboutissement de cette action fonctionnelle. C'est au fond ce que Freud appelait « *eine neue psychische Aktion* »<sup>28</sup>. Et cette anticipation est proprement récursive.

Je ne reprendrai cependant pas ici la triade frustration / agressivité / régression qui valait en 1953 — et même si elle a encore cours aujourd'hui. Plutôt vais-je souligner ce qui en transparait de plus structural. Car à cette triade je préfère substituer le ternaire imaginaire qu'elle amène au devant de la scène : méprise / objet du discours / liberté du sujet. Disons que ce ternaire se résume à un certain usage de l'objet dans la cure, de l'objet tel qu'on peut le spécifier dans la théorie du signifiant par la *Bedeutung*, soit, comme dit Frege, le parcours des valeurs de la fonction signifiante qu'est la signifiante ( $S_1$  dans le langage à venir de Lacan). Auquel cas, on peut effectivement parler de la cure analytique comme d'un trajet-travail de la valeur.

Ainsi toute la théorie du moi des années 50 est elle-même une méprise sur la fonction (signifiante) de l'objet. Bien plus cette méprise est une éviction de l'aliénation subjectivante :

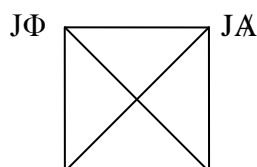
$$(Un \rightarrow (Un \rightarrow a)),$$

celle que j'appelle réelle pour la faire correspondre à l'objet (dans *La logique du fantasme*).



Comme le note Lacan (*ibid.*), c'est la jouissance de l'Autre (dirai-je, plutôt que « de l'autre » du miroir) qu'il s'agit de reconnaître dans les prémisses de cette aliénation, donnée réversivement comme

$$(\mathcal{A} \rightarrow (\mathcal{A} \rightarrow Un)).$$



<sup>28</sup> S. Freud, *G. W. X*, p. 142.



Avec l'objet dont il intègre l'image comme la sienne, c'est la jouissance de l'Autre que le sujet fait opérer. Mais à cette jouissance il reste aliéné, puisqu'il ne saurait en rien intégrer cet Autre qui par définition lui est étranger, même s'il vient en continuité mœbienne avec lui. À cette *Ausstoßung* constituante de l'Autre, il faut opposer l'*Einverleibung* (l'incorporation) de l'Un. Et sur les traces de cette incorporation, c'est l'introjection de l'objet (s'il est bon) qui vient pour faire office de cet Autre dans un passage de la pulsion au fantasme :

( $\$ \diamond D$ )  
( $\$ \diamond (\$ \diamond a)$ ).

Toute dénonciation d'un tel objet, qu'on invaliderait comme imaginaire, présente l'inconvénient d'ôter au sujet l'étayage qu'il trouve sur celui-ci. Sans cet objet, le discours ne tient plus. Et l'angoisse du sujet se commue en agressivité selon une réaction donnant-donnant — ou plus exactement ôtant-ôtant — qui supprime toute référenciation.

Mais, à l'encontre d'en subir les effets sans plus, ce qu'il s'agit de faire transparaitre ici, c'est la responsabilité du sujet dans ce montage en dehors de toute causalité extrinsèque, biologique, sociologique ou autre, voire philosophique ou politique. Au fond l'interaction entre l'analysant et l'analyste fait le fond de la cure, y compris dans le transfert, y compris à prendre ce dernier, comme je le théorise, en tant que confrontation-adaptation des schématismes distincts qui sont ceux de l'analysant et de l'analyste, des schématismes mettant en cause sujet, objet et signifiant.

L'histoire que chacun met en œuvre dans sa cure n'est que celle de la récursivité de sa subjectivation, parallèle à celle du signifiant, chaque signifiant ne s'établissant que sur un autre qui s'avère être identique à lui (sur le fond) bien que différent (pour la forme). La récursivité fonde ainsi l'identification (sous ses trois modes lacaniens, à venir en 1962). Une telle récursivité définit l'avant comme uniquement appelé à impliquer l'après, donc selon cette réversion qui n'amène chaque chose à être que pour produire cet après, ou cet en-plus. Le narcissisme primordial, quoi qu'il en soit, ne vaut que par déconstruction du monde d'objets et restriction des en-plus sur l'en-moins (qui est aussi pas-plus-d'un).

Dans une telle imaginarisation de l'objet, c'est, une fois, son réel qui est occulté, l'autre fois, passe à l'as sa raison symbolique — au point que c'est le sujet lui-même qui est objectivé à l'aune du désir encore souvent objectivant de l'analyste, non moins impératif que la jouissance propre de l'analysant, en tout cas venant « irradier » celui-ci pour le définir dans un statut peut-être renouvelé, mais correspondant à laisser de côté les aliénations autres que l'aliénation imaginaire, c'est-à-dire au détriment d'une séparation bien constituée.

Dirai-je « que la parole, même à l'extrême de son usure, garde sa valeur de tessère (p. 251) ? Sûrement pas, car justement elle est fonction (et non valeur). Au mieux je dirai : fonction de tessère, c'est-à-dire non tant de transmission du signe que d'inventivité signifiante. La parole (au-delà de la verbalisation et du discours effectif, comme du discours structurel du Lacan de 1970) est d'abord échange. Ni communication, ni information. Comme support de vérité, la parole témoigne de l'existence subjective (en tant que jouissance : le sujet ne tire son existence que de ce dont il jouit ; de là l'importance de la déconstruction des objets au profit des fonctions.

Ce n'est pas le contenu du discours qui donne son sens à celui-ci, mais la façon de le prendre, en particulier cela tient à la ponctuation que l'analyste y adjoint. L'analyste en pointera l'objet, ou la position du sujet, ou même la raison signifiante qui soutient le développement discursif. C'est au travers du désir, là encore une affaire de schématisme.

Ces rapports à l'objet ne sont de toute façon que la saisie des inflexions existentielles (modales) du sujet, toutes énonciatives et propres à la singularité de « la langue » en

opposition aux propositions universelles du langage.<sup>29</sup> Ces rapports ne sauraient donc être extériorisés que secondairement, et encore afin de permettre « la décomposition de [leur] structure » (p. 252) au profit d'une réviviscence constante de la fonction énonciative de la parole. L'« illusion aliénante » de cette objectivation participe cependant ainsi de la construction du sujet, une construction établie sur la déconstruction du monde, visant à sa reconstruction autrement établie, et donc en devenir constant. Le sujet s'établit depuis son (ses) moi(s), à condition de le(s) démonter.

La structure (fonctionnelle, bien entendu, et non pas objectale) de la parole impose toute la technique de la cure psychanalytique. Relation d'échange, la parole ne conjoint une quelconque valeur d'usage (y compris doctrinale ou méthodique) qu'à la périphérie de son action. Encore faut-il souligner la fonction d'acte<sup>30</sup> d'une telle action, et de là insister sur le fait que la psychanalyse vise un réel et non une réalité quelconque : le réel se définit de sa construction symbolique<sup>31</sup> et non d'une quelconque rencontre, fortuite ou non.

Au-delà de l'interlocution de la cure (une interlocution devenant déjà tierce, si l'on adjoint l'Autre à la paire analysant-analyste), la fonction de la parole se soutient d'une tiercéité qui trouvera sa formalisation dans la passe.<sup>32</sup> Lacan en avance alors les prémisses au travers du contrôle : « le contrôlé y joue le rôle de filtre, voire de réfracteur du discours du sujet » (p. 253). Ce qui se prolonge par : « ainsi est présentée toute faite au contrôleur une stéréographie dégageant déjà les trois ou quatre registres où il peut lire [je souligne<sup>33</sup>, R.L.] la partition constituée par ce discours » (*ibid.*). Ces registres je les entends comme réel, symbolique, imaginaire<sup>34</sup>, voire symptomatique, selon un nouage borroméen à trois ou quatre ronds.<sup>35</sup>



Nous avons là le schématisme d'ensemble de la théorie analytique — avec ce qu'un tel schématisme impose (comme guide ?) de pratique dans l'analyse.

La « position subjective » permettant de signifier la récursivité de la parole dans ledit contrôle :

(analysant → (analyste → contrôleur)),

(sujet → (« contrôlé » → contrôleur)),

n'est que la reprise, dans la supervision, de la position tierce spécifiant la structure de la parole :

(énonciation → (sens → énoncé)),

y compris dans la cure :

<sup>29</sup> Lire le débat Poincaré-Russell-et autres des années 1906-1912, G. Heinzmann éd., Blanchard.

<sup>30</sup> R.L., « Il n'y a pas d'acte de l'acte », Vème Congrès de Convergencia, Porto Alegre, 2012.

<sup>31</sup> R.L., « Construction des impossibles », Congrès d'Analyse freudienne, 2008.

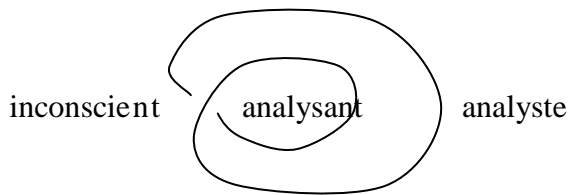
<sup>32</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967... », *Autres écrits*, p. 243 sqq.

<sup>33</sup> Il faudrait ici relire les références de Freud, dans ses textes métapsychologiques, à ce qu'il appelle *Niederschrift*, pour souligner la sous-jacence de l'écriture en l'affaire. Voir le chapitre 2.

<sup>34</sup> J. Lacan, « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », texte établi in *Des Noms-du-Père*, Seuil.

<sup>35</sup> R.L., « Les raisons du choix quadrique dans le schématisme rendant compte de la structure du sujet », 2011.

(sujet de l'inconscient → (analysant → analyste)),  
où se repère assez bien la mœbianité du transfert.

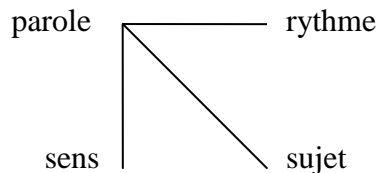


De fait, pour Lacan, la dite attention flottante (Lacan : « diffuse, voire distraite ») est l'indice de la récursivité du signifiant et donc de celle de la pratique analytique (cure, passe, contrôle, cartel, tout à l'unisson), car ici la « destruction » est, au sens primitif, la dérivation de l'*Entstellung* faisant opérer l'échappement dans la construction du sens<sup>36</sup>, non sans s'appuyer sur son rythme (le rythme de la parole, s'entend)<sup>37</sup>. Je l'écris ainsi :

(mention → (fonction → objet)),

ce qui donne et le sens et le rythme d'un tel glissement récursif où l'objet n'est que l'effet de la parole et en rien, comme le souligne Lacan, « un objet au-delà de la parole ». Je dirai plutôt que l'objet est la dérivation du flux existentiel de la parole. À défaut, le symptôme s'en dénote, comme pour Freud devant l'Acropole.

Je ne limiterai cependant pas cette objectualisation au seul registre imaginaire d'un lien formalisé entre analysant et analyste, comme le fait Lacan : « relation imaginaire » (p. 253), « œuvre dans l'imaginaire » (p. 249) attenante à cette relation, « image passivante par où le sujet se fait objet dans la parade du miroir » (p. 250), « intention imaginaire » (p. 251), « objectivation non moins imaginaire », ... « fiction du mouvement » (p. 254), car c'est bien du mouvement de la parole qu'il s'agit impliquant sujet, sens et rythme.



Le rythme en définit le réel, objectualisable, et de là le réel d'une position subjective permettant un positionnement et, plus exactement, un choix du sens.

\*

Après avoir parlé de parole vide, Lacan aborde la fonction de « la parole pleine » (p. 234). Loin d'être « prise de conscience », elle serait encore « verbalisation », mais déjà plus

<sup>36</sup> R.L., « Récursivité du sens », séminaire du lundi 14 mai 2012, depuis Deleuze, à paraître dans *Équivocités, récursivité, imprédictivité*, Lysimaque.

<sup>37</sup> R.L., « Récursivité du rythme », séminaire du lundi 21 mai 2012, depuis Meschonnic, *ibid.*

« *flatus vocis* » (p. 235).<sup>38</sup> Pour ma part, je l'ai dit de multiples fois, je tiens que la parole n'est pas réductible à la verbalisation qui la porte. Car elle est d'abord échange et donc fonction. C'est l'échange qu'elle implique qui détermine la sortie du symptôme et, plus exactement, en ce qu'elle suscite du signifiant et, très précisément, elle permet de significantiser<sup>39</sup> (*via*, pour Freud, le préconscient) ce qui ne l'était pas ou pas explicitement (soit l'inconscient). C'est en quoi Lacan passe le « verbaliser » au « verbe », étant entendu que le verbe porte le signifiant. Plus que le « raconté », c'est la mise en mots signifiante qui fait rapports renouvelés, lesquels, à mon sens, produisent des événements, des faits, soit des souvenirs ou des perceptions, eux-mêmes renouvelés. Et c'est dans cette transformation que se joue l'avenir pulsionnel du discours où le sujet se ressource.<sup>40</sup> C'est ce que Lacan appelle « l'épos », un jeu du signifiant — *via* le signe de perception, la trace de souvenir ou la représentance de représentation —, du signifiant mis en acte sur la scène du discours effectif (ce que j'appelle le(s) « propos » de l'analysant). Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de parole tenable en analyse sans son échange en continu avec la parole de l'analyste, tenue en particulier ailleurs qu'en séance (en contrôle, en analyse, en ce qui concerne pour lui-même encore son analyse propre, en séminaire, etc.). Lacan le dit : le discours du patient « suppose le discours présent » des contemporains, l'analyste au premier chef.

Lacan parle encore à l'époque de la présence qu'implique le discours. Je ne ferai cependant pas ici une critique partitive de ce que Lacan a laissé choir par la suite des concepts qu'il met encore en œuvre dans ce texte. Mais, s'il doit être question de présence, c'est plutôt comme présence d'un vide (c'est l'existentielle de la fonction Père), pas d'une présence pleine.

La suscitation régulière de signifiants à neuf et leurs effets signifiés sur le monde ne permettent pas de parler de « destin » du sujet — sauf comme avatars de la pulsion (transformation, retournement, etc.). Plutôt que « celui qui a ainsi été », je considère que le sujet est dans un devenir constant (*soll Ich werden*, sans jamais être ponctué, sinon par une scansion toute temporaire). Je dirai plutôt que le sujet, du fait du discours effectivement tenu, se suscite comme ce qui aura été au bout d'un certain temps de construction dans l'échange. Ce que Lacan appelle « vérité » ici est cet effet de production signifiante de la parole (p. 256). C'est une vérité productrice, pas une vérité établie. Il en assurera le concept dans « La chose freudienne... ». Et le « ni vrai ni faux » de Lacan n'est que l'usage commun de la récursivité signifiante, niant la contradiction d'un *vrai et faux à la fois*, sans pour autant passer par un *ni exactement faux ni exactement pas faux*, c'est-à-dire ce qui constitue dans le ni... ni... la logique de l'inconscient. Ou, plus exactement, cela correspond à soutenir : *on ne peut pas dire* que ce soit faux et *on ne peut pas dire* que ce ne soit pas faux. La vérité de la parole est qu'elle est sans valeur (ni l'une ni l'autre des deux valeurs retenues en tant que vrai ou faux). L'existence du sujet y prend sa source ; c'est en quoi la psychanalyse elle-même est une pratique sans valeur.

Ici Lacan reprend Freud pour le prolonger : la « révélation hystérique du passé » (p. 255) ne tient pas au mensonge (référence au *proton pseudos* de l'*Entwurf*), ni à une oscillation entre imaginaire et réel, qui de toute façon se recouvrent au travers de la prise en considération de ce passé, mais, je le dis en anticipant, à leur nœud par la parole. Détachée du passé, la parole est présente en acte. Un choix (p. 256) est ici présent qui fonde depuis ses déterminants des bifurcations, des « carrefour(s) », une topologie de l'espace ainsi frayé, non tant par le sujet que par ce que Freud appelait « événementialité » (*Geschehen*).

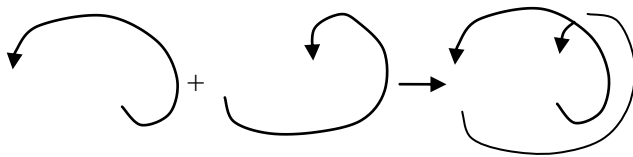
<sup>38</sup> Voir Raymond Lulle, « *De affatu* », *Cahiers de lectures freudiennes* n° 11-12, Lysimaque, 1987.

<sup>39</sup> Au sens de construire du signifiant.

<sup>40</sup> R.L., « Les ressources du sujet sont-elles critiques ? », en hommage à François Baudry, Collège international de philosophie, mars 2000.

Mais l'événement n'est que rappelé, c'est-à-dire raconté, c'est-à-dire conté — et, dans sa réélaboration mise en mots, c'est la parole qui compte et met en forme, soit l'énonciation du propos. Lacan l'appelle alors une « parole pleine » qui ne se définit que de « réordonner les contingences passées en leur donnant le sens des nécessités à venir ». Ce n'est pas affaire de mémoire strictement répétitive, mais, comme dit Freud, de traces, pour moi constitutives du souvenir : *Erinnerungsspuren*, en cela aussi signifiantes que les signes impliquant perception et la représentance organisant la représentation. Le symptôme est l'histoire de l'événement — voire de l'absence d'événement. Affaire d'hypothétique, donc, oscillant entre « conjectures sur le passé » et « promesses du futur » bien entendu contingentes. C'est pourquoi, comme Freud sera amené à le souligner, l'Autre détenteur hypothétique du futur n'est jamais assuré de tenir ses promesses. De là ce dédit (*Versagung*) propre à l'hystérie, mais sachant que toute position subjective présente un fond d'hystérie. Dès lors Lacan parle de « vérité » et non plus de « réalité ». Cette vérité, qui deviendra proprement celle de la parole qui dit Je, est la vérité intensionnelle d'Augustin (Heidegger se contentant de le répéter) et la même intension certifie la parole pour Benveniste.

Cette recomposition des termes de l'événement, sa restructuration (*ibid.*), ses « resubjectivations », impliquent un *après-coup*, tel que Lacan qui, aussi réactif fût-il aux insuffisances de Freud, ici ne le complète pas, se montre lui-même en reste sur sa propre élaboration. Car on ne peut se contenter d'un classique après-coup progrédient, allant simplement du passé sur l'avenir pour s'y trouver réagencé. Plus fondamentalement, rien de cette temporalité ne tient, si l'on ne fait pas opérer un après-coup rétrogrédient, posant l'antécédent comme nécessaire pour que le conséquent, *a priori* conjecturé sans plus, s'en soutienne.



De là la rétroaction du futur sur un passé qui l'antécède — ou, tout autant, l'anticipation du futur sur un passé uniquement posé, mais de façon masquée, comme sa nécessité. C'est la modalité qui assure la nécessité du passé et non la certitude de le poser comme assuré de lui-même. Ce n'est pas affaire d'explication, mais de décision du sens (p. 257). Et cette décision modale est ouverte par la récursivité.

De toute façon, cette décision, malgré Lacan qui n'en rappelle déjà plus le moment de rupture terminale, est un effet d'élimination, au fond inductive, de toute élaboration antérieure pour qu'un sujet se définisse tel dans le rapport ainsi collectif à l'Autre (d'abord imaginaire, mais ici symbolique et réel en ses effets).

Je souligne Lacan :

« C'est bien cette assomption [assumer = *annehmen*, assomption = *Annahme* = hypothèse] par le sujet de son histoire, en tant qu'elle est constituée de la parole adressée à l'autre [R.L. : pas de parole sans interlocution, encore Benveniste], qui fait le fond de la nouvelle méthode à quoi Freud donne le nom de psychanalyse [...] » (*ibid.*).

Ainsi Lacan définit-il trois niveaux de ce que j'appellerai le schématisme de la psychanalyse :

- la parole, comme ordonnant les moyens de la méthode freudienne (mais je tiens, ai-je dit, que la psychanalyse n'est pas une méthode, applicable, ni même une doctrine, fondatrice comme dogmatique),
- le discours, comme domaine de développement de la parole,
- l'histoire, comme opérant « l'émergence de la vérité dans le réel ».

Trois « niveaux » qui sont tels dans la psychanalyse que

— la parole n'est pas que moyen (Lacan : « la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient », p. 247), mais pour moi elle est le fondement narcissique (primordial) du sujet,

— le discours n'est pas que domaine singulier, car assurément, comme le dit Lacan, le sujet est « transindividuel »,

— l'histoire n'est pas vérité extrinsèque à la démarche, elle est construction structurale des étapes du montage subjectif dans la cure analytique.

Ainsi ces trois moment logiques, dirai-je plutôt, sont-ils

— fonction de la parole,

— champ du discours,

— opération de l'histoire comme montage.

Et je les écris ainsi :

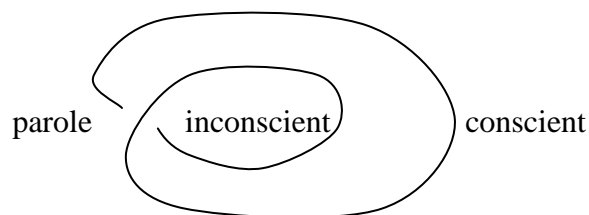
(fonction → (opération → champ)),

(parole → (histoire → discours)),

faisant du discours non pas l'assise de l'histoire, mais, c'est l'inverse, si nous considérons que c'est le montage de l'histoire par la fonction de la parole qui spécifie le champ du discours alors donné comme antérieur à l'histoire.

Aussi Lacan anticipe-t-il sur Benveniste à ne considérer la parole que dans l'interlocution, une parole dont chaque interlocuteur se saisit à tour de rôle (et sa topologie est ce double tour mœbien, ensuite ouvert en hélice), non tant dans l'« intersubjectivité » (p. 258) que Lacan critiquera par la suite, que dans la réversion du sujet unaire entre les deux versants de la parole qui s'appuient à chaque instant (c'est la présence continue de la parole — voir Augustin) sur la réversion entre allocuteur et allocutaire. L'histoire du sujet se constitue dès lors des réversions propres à cette interlocution (même si un des deux interlocuteurs laisse préférentiellement la parole à l'autre dans la cure) qu'on appelle « transfert ». Et le nombre de tours de parole en devient essentiel.

Dès lors il n'y a pas de vérité sans équivocité, car le transfert établit la vérité sur tel ou tel de ses versants et la fonction de la parole n'interdit qui plus est aucun errement dans le champ du discours ; bien au contraire, c'est de cette erre que la parole se développe comme telle. De là la définition de Lacan : « L'inconscient est cette partie du discours concret en tant que transindividuel, qui fait défaut à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient » (*ibid.*).



Aussi Lacan évoque ici la continuité métonymique du « furet » (p. 259) de l'interlocution. Et le sujet en reçoit de l'interlocuteur son propre message sous une forme inversée, quand bien même cette interlocution devient plus radicalement celle du sujet et de l'Autre que le sujet détermine pour se positionner, depuis l'effet de sens ainsi induit, à partir de la position discursive de cet Autre, valant dès lors anticipation du sujet. Cela constitue « [...] le sens qui fait de cet acte un acte de son histoire et qui lui donne sa vérité » (*ibid.*).

Lacan cependant laisse planer une ambiguïté sur le sens qu'il donne à « l'histoire » du sujet : il s'agit en effet soit, de façon antérogrédiente, de celle que le sujet se construit dans la

cure, soit, de façon rétrogradante, celle qu'il doit retrouver dans la cure. Bien sûr ce sera toujours une question de sens, autrement dit d'interprétation, une interprétation fondée sur ce qui s'écrit, soit qui s'écrit d'avant (au passé simple), soit qui est en train de s'écrire (au futur antérieur), on pourrait même dire : qui s'écrivait pour un peu (à l'imparfait). Aussi différencie-t-il

— l'inscription corporelle du symptôme névrotique comme ayant toujours un fond d'hystérie,  
— l'archive des souvenirs (parfois souvenirs écrans, pour suivre Freud, et leur feuilletage, toujours pour suivre Freud),

— les particularités sémantiques (comme expression, dirai-je, d'un choix syntactique),

— l'habitus des traditions du sujet, telles qu'elles « l'expriment » ce sujet *via* la répétition d'un *acting-out*<sup>41</sup>,

— les traces propres que toute censure laisse derrière soi, ne serait-ce qu'à impliquer un remaniement des écritures pour masquer son opération, réussie ou non.

Et si Lacan parle ici de distorsion, c'est à la fois pour considérer la structure mœbienne de la parole dans l'interlocution (elle prend une structure, plus borroméenne, en changeant de dimension, avec le schème de la tierce personne) et ce qui sépare dans leur continuité chacun des versants subjectifs de celle-ci : affaire d'*Entstellung* assurément, c'est-à-dire, à suivre un Lacan ultérieur, un lien signifiant / signifié et plus encore, selon moi, un lien sujet / objet.

La récursivité de la parole se prolonge jusque dans l'événementialité psychique, c'est-à-dire subjective : « Les événements s'engendrent dans une historisation primaire, autrement dit l'histoire se fait déjà sur la scène où on la jouera une fois écrite, au for intime comme au for extérieur » (p. 261).<sup>42</sup> J'en précise la récursivité : l'histoire — malgré les ambiguïtés matérialistes de Lacan néanmoins pris dans un nominalisme de la psychanalyse, impossible à éviter car il fonde celle-ci — ne se constitue que du discours qu'on tient sur elle sur le forum (for extérieur) ou *in petto*, dans sa projection sur le sens qu'il s'agisse de lui accorder ou, mieux encore, l'ordre général d'agencement des événements qui la constituent.

Ici je laisse à d'autres le soin de reprendre, si ça leur chante, les critiques acerbes (selon un syntagme encore vif) et nécessaires que Lacan fait à ses contemporains. Cela a toujours un effet salutaire, mais faire ce ménage, y compris dans son actualité de 2013, me paraît à moi si fastidieux que je ne prends la plume que pour des tâches moins policées (sinon policières) ; cette remarque concerne notamment les pages 261-265.<sup>43</sup>

\*

### 1.3. Le langage

Si les schèmes conceptuels de la psychanalyse (lalangue, discours, ...) tiennent à la parole comme Lacan l'a définie par son retentissement subjectif en termes divers d'écriture, en en faisant ainsi valoir la fonction, leur organisation schématique implique la structure du langage comme ce dans quoi la parole s'exprime et qu'elle reformule à son mode, mais aussi

<sup>41</sup> Je précise : habitus + répétition → habitude.

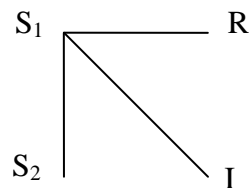
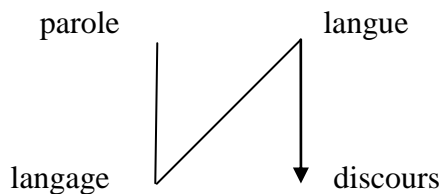
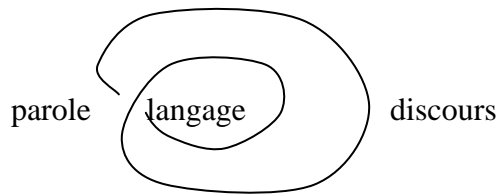
<sup>42</sup> Voir Lacan en 1975 : « L'histoire est concernée par tout ce que les gens sont disposés à payer pour le trouver écrit comme histoire. », *Silicet* 6/7, p. 20 ; R.L., « Le for intérieur n'est pas amphigourique », Colloque Lysimaque, *Psychanalyse, droit et criminologie*, Ivry, 1999.

<sup>43</sup> Il serait intéressant aussi de reprendre pour en vérifier la persistance et les critiquer à neuf les thèses de *La psychanalyse d'aujourd'hui*, sous la direction de Sacha Nacht, P.U.F., 1956. J'en reprendrai la critique qu'en effectue Lacan dans « La direction de la cure... », dans une des livraisons à venir concernant *Se positionner en psychanalyste*.

ce dont elle dépend. Et cette structuration schématique appelle à sa figuration pour être aussi imaginativement appréhendée. C'est que schèmes et schémas sont respectivement symboliques et réels — et que le nouage de ces catégories définit le schématisme d'un sujet (sur le versant de celui qui parle), soit ce que Lacan finira, à mon sens, par appeler « sinthome ». Mais quoi qu'il en soit un tel schématisme n'est quand même pas une *Gestalt* (p. 266), même si l'imaginaire n'est pas moins noble et nécessaire que les deux autres catégories, car elles se fondent toutes trois récursivement les unes dans les autres.

Le réel cependant — je dirai : surtout grâce à ses lettres de noblesse propres que lui octroie un Russell avec son travail sur l'acointance (*acquaintance*) comme garantie d'un lien direct à l'objet —, le réel, pas plus que le symbolique, ne saurait s'atteindre directement. Car je réponds à la question de Lacan dans « L'étourdit »<sup>44</sup> : il ne saurait y avoir de dire direct — et non plus de réel réel, aussi impossible à connaître (*unerkennbar*) soit-il. Une récursivité borroméenne, dirai-je, opère entre ces catégories pour les fonder chacune imprédictivement.

C'est là la seule possibilité d'assurer la psychanalyse comme science, non pas à vouloir à toute force la faire entrer dans les ouvertures des sciences immédiatement accessibles, mais à l'assurer non moins scientifiquement de sa récursivité fondatrice, allant de la parole au langage et au discours.



Aucune des formations de l'inconscient qui n'ait forme de phrase — autrement dit d'écrit, Lacan le note bien, ne serait-ce qu'à jouer d'écriture syllabique, pour ne pas dire idéographique. Un rêve, un acte manqué, comme un mot d'esprit sont *adressés* et s'octroient d'autant plus aisément la fonction des tropes que la rhétorique de l'inconscient vise préférentiellement à persuader, en argumentant dans le sens de l'existence du sujet, cherchant à convaincre l'Autre de cette existence, puisqu'il est bien certain, ce sujet même, de dépendre de l'assurance que l'Autre peut lui retourner non seulement de son existence, mais surtout du

<sup>44</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, p. 453.



bien-fondé de son existence. Sur ce désir fondateur, bien d'autres viendront à s'étayer. Lacan le dit ainsi : de l'homme, « son premier objet est d'être reconnu par l'autre » (p. 268), qui deviendra l'Autre.

Et le symptôme lui-même, avec son côté objectal, est, comme Freud le rappelle dans « La dénégation », « structuré comme un langage » (p. 269), au même titre que l'acte manqué vaut un discours bien tenu.

Quant au jeu sur les nombres, à distance de toute mantique, il faudra les élaborations de Lacan des années 60 (par exemple à Baltimore) pour y reconnaître le réel en jeu derrière le bien-trouvé de leur manipulation.

Et le jeu sur les mots — *a fortiori* effet de langage — ne peut jamais dévoiler son dernier mot (!), puisque celui-ci ne se tient que de l'impossibilité soutenant le réel comme sa raison d'être, une impossibilité maintenue comme destructrice de l'organisation verbale au sein même du langage en tant que cette impossibilité est jeu, glissement de mots, plutôt méchants et destructeurs que bons.

Plus au fond Lacan souligne ce que le trait d'esprit maintient de sophistique (p. 270) en son opération, en allant au détriment de « la logique qui n'est qu'un leurre ». Je dirai l'enthymème présent dans le trait d'esprit. Mais, de toute façon, ce qui opère ici c'est la rupture avec une logique canonique de l'objet voulu accessible, quand il reste impossible d'accès et uniquement effleuré par ce qui se maintient de cet impossible dans la destructivité de la langue que le discours fait opérer contre l'objet, même s'il est objet d'amour, car cet objet est inatteignable quoi qu'il en soit.<sup>45</sup> Et comme un tel trait part du sujet pour lui revenir depuis l'Autre qu'est le tiers en présence auquel adresser ce trait plutôt qu'à l'objet qui, comme tel, ne saurait en profiter, le mode de rupture localement en jeu — comme *in fine* dans le Temps logique — n'est bien qu'un mode de la continuité ainsi rétablie, au fond, avec l'objet : barrière, mais de contact... C'est bien dire que la tiercéité opère dans la parole en ce qu'il n'est que plus évident que la dualité apparente de l'interlocution est ternarisée par la Mort, celle de la pulsion qui commande (c'est un impératif déontique) d'obtenir l'objet à tout crin et, par défaut, dans le langage, trêve d'accointance chez Freud. Il n'y a ainsi de sujet que ternarisé par l'objet manqué et manque, et par l'Autre qui ne peut qu'opérer, car il n'existe qu'en tant que faire-valoir du sujet.

Cet échappement de la ternarité dans le semblant (et Lacan fera de ce semblant l'agent du discours, mais c'est aussi un semblant d'individualité du sujet) est mis en exergue dans le *mot*, le mot d'esprit, au sens de *faire* un [bon] mot — lequel, Lacan le rappelle, confine au silence du motus, à ce qui est tu et censuré — et le français en rajoute entre *tu* de taire et *tu* de toi ; c'est cet échappement même qui opère la destructuration qui préside au mot d'esprit. Comme mis en action et quasiment dès lors en évidence, dans ce semblant de récupération qu'autorise le bon mot et qui n'est que rhétorique — on pourrait même dire que c'est une rhétorique auto-persuasive, si cette individualité tenait en elle-même —, l'échappement assure une satisfaction pulsionnelle au sujet qui met le mot en circulation, laquelle confine au plus-de-jouir et, de là, à la jouissance phallique, même si celle-ci est toujours à même d'être en berne. En effet le phallus représente cette détumescence du sujet qui se confronte à la Mort dans cette destructivité de la langue qu'est le *mot*. Le partage de la jouissance avec l'Autre se définit précisément comme rhétorique, et comme telle récursive, puisqu'aucune rhétorique (par définition argumentative) ne peut valoir autrement qu'en action : pas de fleur de rhétorique qui soit coupée et mise en vase, sinon pour servir encore d'argument plus avant dans une définition du rapport de sujet à l'Autre, opérant par étapes dans le schéma dit du bouquet renversé. Car, dans le maniement que le sujet peut avoir de cet Autre dans la rhétorique du *Witz*, tout dépend de la place d'où le sujet énonce les conditions de possibilité

---

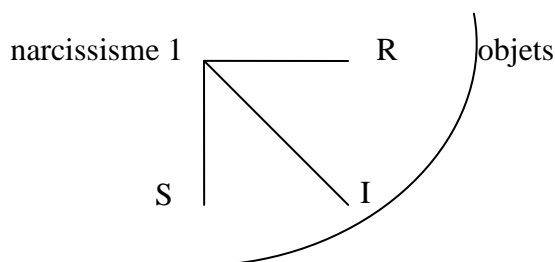
<sup>45</sup> Ce que clame le *trobar*. Car c'est le rien qu'on aime d'abord, comme référence existentielle. Voir l'ouverture de *La fleur inverse* de J. Roubaud, Ramsey.

du *mot*, des conditions par elles-mêmes irréelles, car non déterminées d'avance, pour qu'il puisse lui-même, ce sujet, se dénommer Pedro<sup>46</sup> (selon le choix de Lacan)<sup>47</sup>, en un effet prolongé de nomination qui n'existe pas sans la fonction qu'il met en œuvre pour en construire (et pas uniquement atteindre) l'objet. De toute façon l'objet se fait avoir (à entendre dans tous les sens que grammaire et sémantique françaises acceptent de donner à cette *lexis*).

Pour faire mouche un tel mot doit porter sa pointe (référence à Baltasar Gracián) à cet extrême où opère l'échappement terminal, comme compactification par le vide, et où Lacan a reconnu ce que le transfini a de réel — à condition de supposer encore que le *mot* reste décomplété, c'est-à-dire qu'il ne dise pas tout, comme n'importe quel transfini reste quoi qu'il en soit ordinalement fondé du zéro. C'est ce que Lacan, suivant Freud, appelle vérité. Je dirai, en devançant ses apports ultérieurs, qu'il s'agit à la fois de vérité de la parole qui, en sous-jacence, dit Je, de vérité de la fonction d'échappement dans le discours et de perte inhérente à la fonction répercutée de la parole dans le langage en son champ, perte condensée en l'objet que cette fonction produit proprement de ce fait même et pour cela objet de toujours déjà perdu :

(nom → (fonction → objet)).

Si « au commencement était l'acte »<sup>48</sup>, je ne saurai suivre exactement Lacan qui rétablit la phrase en revenant à la *Bible*, car même si l'acte dont il s'agit dans sa récursivité n'est, il est vrai, qu'une fonction de nomination, comme telle dévolue au Père, depuis toujours absent dans sa présence, et échappant dans son produit en restant au fondement narcissique primordial de tout sujet, cet acte est proprement la construction de la récursivité signifiante. De là il n'y a d'acte qu'à mettre en jeu la signifiante qui le spécifie — et pour cela parler est nécessaire. Alors l'acte va de pair avec la parole qui l'instaure en s'avançant vers l'objet ; celui-ci reste néanmoins de toujours déjà perdu, car dès lors ce n'est pas le même objet que celui désiré qu'on retrouverait, mais son dérivé (par *Entstellung*), transformé par l'acte de retrouvaille et à distance de qu'il aurait pu être, si aucun acte, du sujet nécessairement, n'avait cherché à l'atteindre. Ici le créationnisme du signifiant se révèle (Schelling est proche, pas Heidegger, cf. Lacan p. 255-256) pour ce qu'il est : créateur d'un monde d'objets pour le sujet du narcissisme.

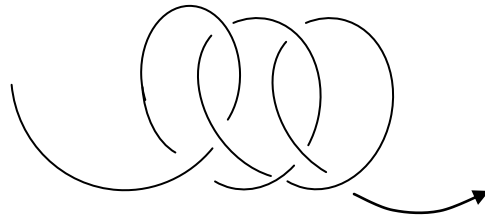


« Et nous ne pouvons nous retourner sur cette action [R.L. : à mon sens Lacan est en reste sur *die Tat*, chez Freud : le *mot* a valeur d'acte, j'insiste] qu'en nous laissant pousser toujours plus avant par elle » (p. 271). L'acte de la parole ouvre la réversion mœbienne en une hélice permettant d'aller toujours plus loin : l'acte attenant à la parole ouvre sur ce qu'est la parole elle-même comme acte.

<sup>46</sup> Je ne saurais ici écrire ce nom, sans rendre hommage à Pedro Oyervide Crespo, trop tôt disparu.

<sup>47</sup> J. Lacan, *Les écrits techniques de Freud*, texte établi, Seuil, p. 95.

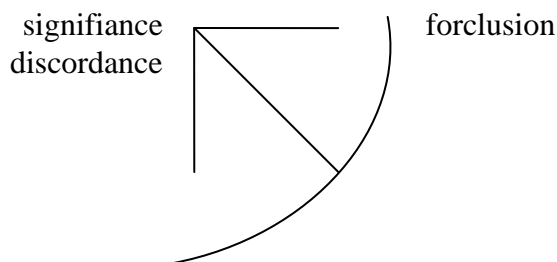
<sup>48</sup> Freud citait Goethe dans *Totem et tabou*, G. W. IX, p. 194.



Ainsi comprend-on que la psychanalyse ne peut que prendre en compte ce « progressisme », bien loin de tout défaitisme que Lacan délègue à Freud.

*Timeo Danaos et dona ferentes.*<sup>49</sup> Lacan rappelle (p. 272) la phrase introductive de l'*Énéide*, où de tels cadeaux ne tiennent qu'au discours trompeur qui les porte.<sup>50</sup> Parler et échanger restent cependant aujourd'hui encore, et malgré Lacan (*ibid.*), du même ordre, même si un objet peut être appelé autrement qu'une valeur d'échange. Car celle-ci est d'abord tributaire de ce qui opère dans cet échange, c'est moins affaire d'objet que d'existence pour le sujet — et c'est ce qui permet à Marx de revenir, de la valeur d'usage que porte la plus-value, à sa raison productrice même, et quand bien même il ne s'agit d'abord que de production de plus-value. Car, quoi qu'il en soit, chacun tire existence de cette production, le prolétaire bien sûr, même s'il en vit mal, mais aussi le capitaliste, même s'il survit de cette survaleur qu'il tire se autre qu'est le producteur. J'appelle ici fiduciaire ce que Lacan pointe comme pacte du langage dans l'échange et le don. (Je ne reviens pas sur Mauss, ni sur Bataille.) Lacan finira par indiquer qu'« aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas »<sup>51</sup>. Aimer est une question de foi en l'autre.

À cette question essentielle de Lacan, référant au don qui ne vaut que comme signifiant — et non comme objet, car cet objet en tant qu'inutile communément vise à neutraliser le signifiant tel qu'on l'a vu s'exprimer dans le trait d'esprit (avec le cadeau, c'est le mouvement inverse de ce trait qu'on met en branle, passant alors du rapport symbolique au non-rapport objectal) : « Cette neutralisation du signifiant est-elle le tout de la nature du langage ? » (*ibid.*) —, je répondrai que cette forclusion de la signifiante comme fiduciaire

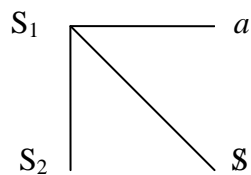


suscite proprement l'objectalisation qui réalise le mot en concrétion, qu'il s'agisse du réel de l'objet *a*, du sujet idéal comme objet imaginaire ou du signifiant linguistique comme objet symbolique.

<sup>49</sup> « Je crains les Grecs, même s'ils apportent des cadeaux. » Notons le jeu de mot allant des Grecs (*Danaos*) aux cadeaux (*dona*).

<sup>50</sup> Voir R.L., « Soigner avec la psychanalyse », *Pharmakon vs organon*, 2013, où cette question est reprise à partir de la voix féminisée (cf. B. Cassin, *Jacques le Sophiste*, Épel, p. 86 sqq.).

<sup>51</sup> J. Lacan, séminaire *Le transfert*, texte établi, Seuil, p. .



La raison trompeuse (la *métis*) des Grecs l'a emporté. Car ce que porte ainsi tout objet —et pour le dire avec le terme de Marx : *Veräußerlichung*, qu'on traduit par « aliénation »—, c'est cette extériorisation de l'existential subjectif comme signifiante qui inclut sa fonction dans son extension en s'y échappant, c'est-à-dire en poussant son évidement dans ce qu'il suscite. Et, dirai-je, c'est une affaire de crédit, dans tous les sens du terme.

Ce que Lacan appelle ici « neutralisation », c'est ce qui se révélera récursivité dans l'absence de définition prédicative du signifiant qui ne s'aborde qu'à référer à un autre signifiant, à la fois identique et distinct, conduisant ainsi à la métaphorisation de ce lien comme sujet. Le sujet de la parole est sujet de l'échange. De cette existentielle rien d'un tout (assurément dévolu à un langage comme totalité) ne se dévoile sinon au travers de la restriction qui fera Lacan assurer qu'« il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie »<sup>52</sup>. En l'occurrence l'extension objectale et prédicative du signifiant ne peut se fonder que de ce qui y contrevient comme échappement récursif. Pas de neutralité stricte ici, juste un mouvement réversif entre ce qui n'est pas — ou plus exactement ce qui n'est pas encore — et ce qui n'est plus, puisque persistant à être encore infondé comme existant. Sur le fond, l'existence n'est que l'évidement récursif de toute fonction, y compris celle de la parole, et, soulignons-le, de toute fonction ordonnant le langage (que Freud appelle ces fonctions : jouissance, désir, pulsion ou autrement encore). Mais l'évidence des objets est toujours au risque d'en masquer l'évidement. C'est là encore abordable comme un souvenir écran.

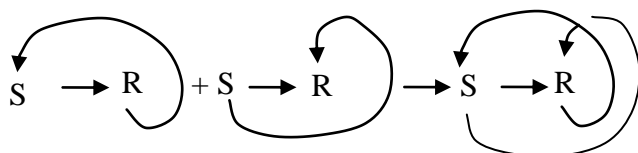
Pour insister sur la question du don, il faut ici revenir aux pages très raffinées de Lacan parlant de l'enfant s'exonérant — au sens matériel du mot, mais pas uniquement — dans sa rhétorique avec l'Autre (p. 262). Les jeux de mots de Lacan, portant à la *contradiction*, présentent pour nous aujourd'hui une dialectique des plus accessibles. En effet les expériences pavloviennes utilisant chez l'homme le langage ne peuvent être qu'en reste sur l'usage que Lacan fait de leur équivocité. Du mot *contract* en anglais (p. 273-274), opérant entre contraction et contrat, la liste des équivoques pourrait être bien plus longue, trouvant même à fonder dans l'expérience, telle qu'elle est relatée à propos de contraction pupillaire, ce que le pacte de la parole représente de contrat langagier pour qu'un sujet tire ici existence du discours qui le constitue en mise à l'épreuve. L'évidence de ce qu'on observe se veut probante pour un auditoire spectateur d'un tel montage expérimental et technicisé. Depuis lors les neurosciences en imposent toujours plus pour l'évidence (imagerie cérébrale). Il est sûr que la censure opère dans ce montage même et s'avère de toute façon ici essentielle à induire paradoxalement de l'existence subjective en tant qu'inconsciente, d'autant que Freud l'a bien montré, elle joue sur les mots grâce au préconscient.

Aujourd'hui tout ce qui est neurosciences ne peut que passer à côté de la signifiante, puisqu'il faudrait impliquer, dans sa variance même, le transfert, comme fondé d'une telle signifiante, en particulier dans l'expérience dont le montage se veut probant. Tel mot inducteur, par exemple, n'irait-il pas jusqu'à entraîner une modification enregistrable du flux

<sup>52</sup> J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, p. 451.

sanguin de tel gros orteil ? Faudrait-il en déduire — ce qui n'est sûrement pas strictement faux — qu'on pense avec ses pieds ?

La référence au Père comme fonction est ici nécessaire à toute nomination (« présence faite d'absence », p. 276). Elle fonde son prolongement comme échappement dans l'objet mis en œuvre par le *fort / da*, par quoi Lacan soulignera l'anticipation du mot sur l'action et donc sur l'objet envoyé là-bas quand il est ici et rappelé ici quand il est là-bas. « Et de ce couple modulé de la présence et de l'absence [...] naît l'univers de sens d'une langue où l'univers des choses viendra à se ranger » (*ibid.*). J'ajouterai que cet univers des choses n'existe comme tel (comme choses et comme leur univers) que sous condition (irréelle) que les choses soient produites par cet appel (*fort / da*) qui les pro-voque (jeu sur la voix et son anticipation sur les choses) à partir moins tant du sens que de la signifiante de la parole, elle, productrice de sens comme de signification et de position subjective. À leur égard Lacan est d'ailleurs explicite : « Par ce qui ne prend corps que d'être la trace d'un néant [il eût mieux valu dire : d'un vide] et dont le support dès lors ne peut s'altérer, le concept, sauvant la durée de ce qui passe, engendre la chose » (*ibid.*). C'est là une des multiples citations possibles qui me font lire dans Lacan moins la symbolisation du réel que la suscitation du réel par le symbolique — et pour ne pas être trop idéaliste : réversivement.



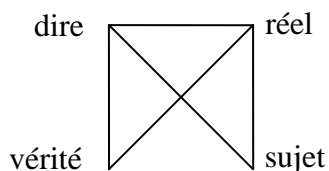
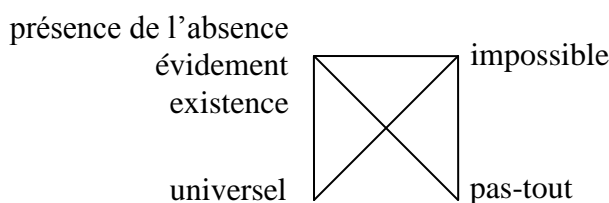
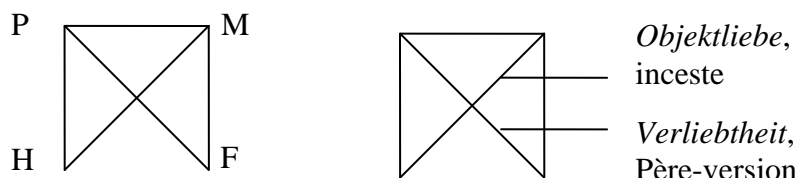
De même la psychiatrie ne s'intéresse aux délires chroniques qu'au travers de l'objectalisation de leur contenu, elle soigne l'évidence, sans tenir compte de l'absence d'évidement. Et Lacan est on ne peut plus explicite : « C'est le monde des mots qui crée le monde des choses » (*ibid.*).

Il n'empêche que je ne me contenterai pas comme Lacan de critiquer l'idée de « liberté de choix » (p. 277), car ce syntagme est par trop complexe. Que la liberté ne soit que celle qu'impose le signifiant dans et par sa structure imprédictive, n'enlève rien à la fonction du choix comme nécessaire : choix non fondé *a priori* et contingent en ses effets (de là son absence de fondement en sa rétroaction). Le propre du sujet n'est pas de construire comme réelle la structure dans laquelle il s'inscrit, c'est bien plus largement qu'il intègre cette structure dans un schématisme qui la dépasse par ses concepts, d'un côté, par sa figuration, de l'autre. Et le choix concerne et les concepts — sans plus de fondement que ce que la nomination impose (comme « la loi impliquant les noms de parenté est pour le groupe, comme le langage [!], impérative en ses formes, mais inconsciente en sa structure », p. 276) — et leur agencement schématisé, et la figuration de celui-ci. À cet endroit la dimension du schématisme dit aussi son mot, comme l'espace de plongement où on le fait agir. À chaque « étage » de ce schématisme, un choix se présente qui n'empêche pas le sujet de devoir impérativement se soumettre à ce choix, aussi contingent est-il, et de porter les conséquences de tels choix (sans pouvoir les supposer exactement par avance, car un choix une fois effectué modifie déjà rétroactivement les conditions subjectives de sa prononciation). Ainsi le petit fils de Freud aurait-il pu choisir de dire *fort* pour souligner l'éloignement de la bobine et *da* son rapprochement : ces mots, par leur ambiguïté, soulignent toute la question, car on ne sait déjà plus si « éloignement » et « rapprochement » signifient la situation acquise ou le trajet et le mouvement pour en revenir ou y parvenir. Ce qui me fait souligner l'équivocité du langage,

bien éloignée de toute loi fixiste en sa contrainte ou contraignante en son fixisme.<sup>53</sup> Je peux dire « là » parce que j’y suis, ou parce que je veux y revenir, ou parce que je veux en repartir.<sup>54</sup>

La loi de l’inceste concerne l’objet non le désir — et un « tu ne désireras pas ton père ou ta mère » ne fait que souligner l’interdit porté sur la chose et non sur la position du sujet à son égard, bien au contraire puisqu’elle indique au sujet la voie du désir.

En fait Lacan est fondé à parler à cet égard d’« un ordre de langage », car cet ordre — aussi schématique soit-il dans le mode d’en faire état que nous choisissons, dans la psychanalyse comme par ailleurs — n’est que métaphorisé par les positions œdipiennes.



Lacan, d’ailleurs, métaphorisera « de l’inceste le rapport que la vérité entretient avec le réel »<sup>55</sup>.

Une telle « nomination de la parenté » (p. 277), vient tout autant se métaphoriser et métaphoriser (réversivement) la structure d’échange relative à la force de travail comme source productrice de toute richesse.

<sup>53</sup> Sur la question du choix, il y a beaucoup à dire. On peut relire, pour en discuter, W. V. O. Quine, *Le mot et la chose*, trad. fse Flammarion. Choisir, pour moi, a plusieurs sens :

(1) Ce peut être orienter la démarche à partir de la contingence : c’est là le choix à suivre et cela met en jeu la *fonction* du choix.

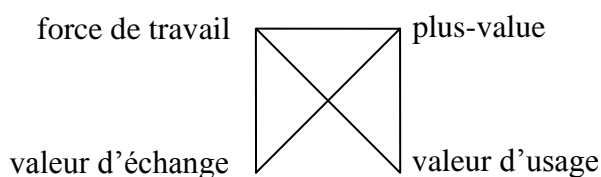
(2) Ce peut être piquer quelque chose dans l’ensemble pour en organiser un point de vue. Ici c’est le choix d’*objet* qui prime.

(3) Et ce peut être la *façon* de parler, afin d’intégrer les choix précédents dans des réseaux conceptuels spécifiés. C’est affaire de *nomination*.

Ainsi le choix se développe-t-il lui-même en la « paire ordonnée » : (nom → (fonction → objet)).

<sup>54</sup> Lire W. O. Quine *Le mot et la chose*, trad. fse Flammarion, où cette équivocité est d’emblée détaillée et soulignée.

<sup>55</sup> J. Lacan, « L’étourdit », *loc. cit.*, p. 453.



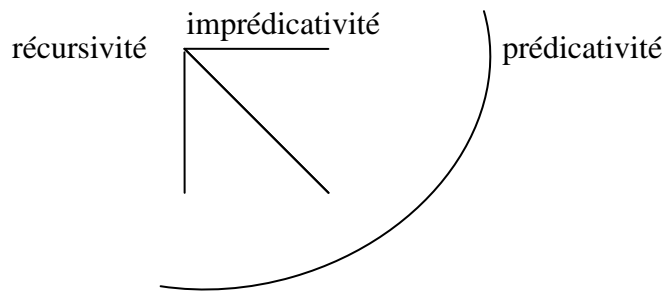
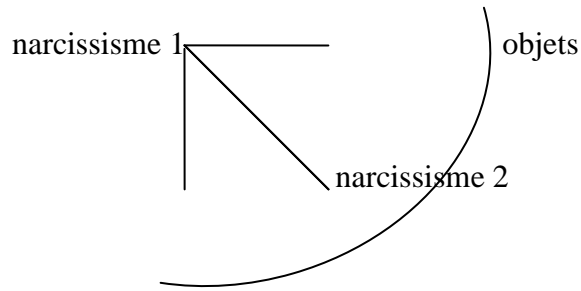
C'est pourquoi je n'irai pas dans le sens de la systématique de Lacan qui considère la structure *de facto* — à ce niveau métaphorique quant au langage (et à la nomination), que constitue la scène familiale dans sa perturbation de l'œdipe standard — comme s'imposant purement et simplement au sujet, car celui-ci a tout loisir, à mon sens, d'en remodeler les termes au même titre qu'il modèle son histoire en marchant.<sup>56</sup> Aussi laisserai-je pour ma part, au sujet, une marge de manœuvre plus importante pour s'intégrer à ladite structure (en la modifiant de ce fait) ou simplement en concevoir les termes depuis la variation qu'implique une telle disposition (ce qui signifie : avoir à sa disposition — encore une équivoque) des « choses » comme celles qu'on met en place pour en dépendre absolument.

Il est vrai que Lacan donne la primauté au nom sur la nomination, ce que je déplace (y incluant un décalage (p. 278) valant une *Entstellung* propre au sujet), en prenant le Père comme d'abord métonymique (c'est celui de l'incorporation fondant tout registre, réel, imaginaire et bien sûr symbolique, du corps) et nommant, pour n'en considérer le Nom et la métaphore que secondairement. D'ailleurs Lacan, qui — n'était-ce que contrecoup des positions censurantes de l'adversaire ? — n'a pas prononcé plus avant que la séance inaugurale son séminaire sur *Les noms du père*, n'en a pas moins développé l'équivoque selon *Les non-dupes errent*. Aussi craindrais-je que les assertions structurales de Lacan n'aient un fixisme d'objet, effectivement psychotisant, et non une mobilité fonctionnelle. Ici deux conceptions de la structure se font jour — et je préfère les modulations déviantes (ce terme réfère et à Quine : *deviant logic*, et à l'*Entstellung*) d'une structure fonctionnelle en remaniement constant, donnant tout loisir au sujet de spécifier sa position dans la variabilité de la rhétorique qu'il défend en contrepartie déjà des choix de l'interlocuteur.

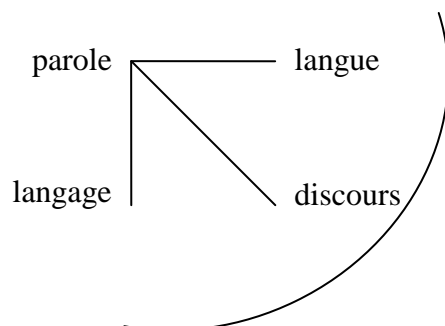
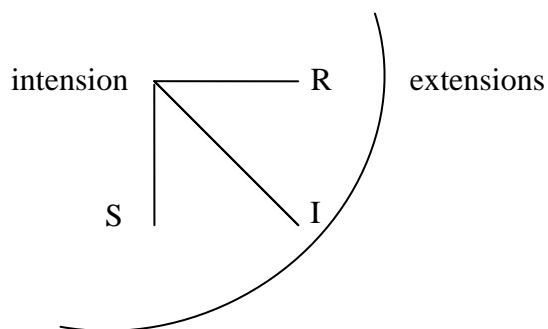
Dans tout cela, pas d'être, ni d'être du sujet, ni d'être-pour-la-mort. Et le sujet n'est que métaphore — j'y insiste —, et non analogie, de la structure qu'il met en place comme la sienne (pour s'y situer encore). C'est comme le « vous êtes ici » du plan de ville qu'on considère cependant extrinsèquement. Modulation et fixisme nous ramènent au problème « des rapports dans le sujet de la parole et du langage » (p. 279). Lacan en soulève « trois paradoxes » (*ibid.*)

1. « [...] la liberté négative d'une parole qui a renoncé à se faire reconnaître », « dans la folie » (*ibid.*) implique « la formation singulière d'un délire, qui [...] objective le sujet dans un langage sans dialectique » (p. 280). Je reconnais là ma manière actuelle de considérer les éléments de la dite « psychopathologie » comme une simple façon d'en faire opérer les termes comme uniquement prédicatifs, et valant comme objets tout uniment pour cette « pathologie » en ses diverses formes. Le sujet en est toujours objectivé (au détriment d'un narcissisme primordial et au profit du narcissisme objectal et secondaire),

<sup>56</sup> Cf. R.L. « Définir le sujet en cause dans la famille » Colloque du Côteau, Vitry, 2002.

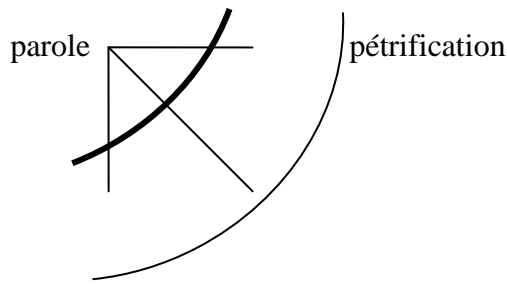


la dialectique intension / extensions, parole / langage-discours étant rompue ou du moins penchant en faveur des extensions, c'est-à-dire des objets.

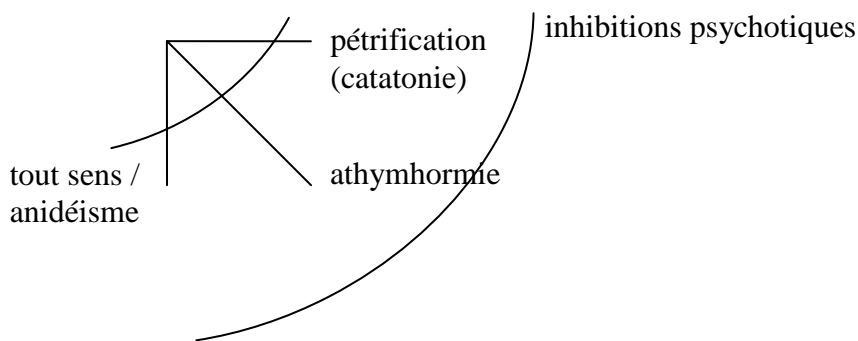


« L'absence de la parole [sur ce versant objectal] s'y manifeste par les stéréotypes d'un discours » (p. 280) « où le sujet, peut-on dire, est parlé plutôt qu'il ne parle » (*ibid.*). La pétrification, dont parle Lacan (*ibid.*), étant bien la sidération qui fixe le sujet sur ces plages extensionnelles de la structure, détachées de la mobilité que leur accorderait la parole.





Ici le sujet est pris dans la rupture sans plus actionner celle-ci comme normalement nécessaire à toute conclusion subjective portée sur soi. L'athymhormie, l'impossibilité d'agir socialement, est l'un des axes de cette fixité somme toute psychotique.



2. Mais la névrose n'est pas moins objectivante, même si l'objet ici diffère de celui de la psychose, car, on l'a vu, le sujet recule sans plus devant un tel rapport à l'objet, trop prenant, selon lui. La dialectique avec l'Autre donne encore à l'objet un plein droit auquel soumettre le sujet. Le terme d'« hermétisme » (p. 281) est bien trouvé, passant du dieu du commerce et des voleurs à la fermeture d'un système qui ne demande qu'à s'ouvrir ; mais je craindrais de dissoudre les équivoques (*ibid.*) de peur d'y voir aussi disparaître toute signifiante. C'est une affaire de *liens*.

3. Le « sujet [...] perd son sens dans les objectivations du discours » (*ibid.*). Le « paradoxe » ici est la mise en réserve perverse du sujet du narcissisme primordial.

Divers modes de l'aliénation se donnent ainsi à entendre :

1. rupture de la fonction aliénante pourtant essentielle au sujet :

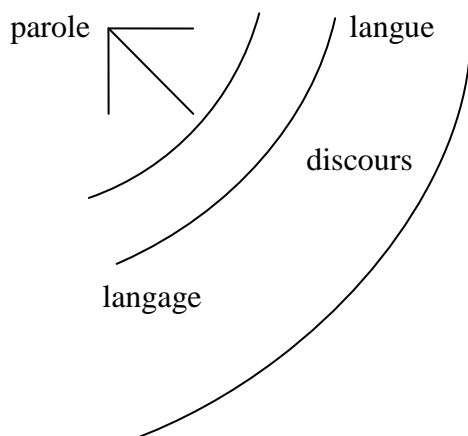
$$(Un \rightarrow (Un \rightarrow A)),$$

2. report sur le versant de l'Autre : (...  $\rightarrow$  (...  $\rightarrow A$ )),

3. ou tout autant sur celui de l'objet : (...  $\rightarrow$  (...  $\rightarrow a$ )).

Dans tous les cas il ne s'agit cependant pas de paradoxes.

Au fond, comme le dit Lacan, c'est à tout coup « un mur de langage qui s'oppose à la parole » (p. 282).



Selon les types de mur, chaque spécificité nosologique trouve sa raison d'être. (En substance, les conséquences en sont la fixité dans la psychose, la stase dans la névrose, la mise en réserve dans la perversion.)

\*

Reste que pour être admise dans notre culture la psychanalyse demande à être reçue parmi les sciences. Pour Lacan, c'est un seul et même « problème de fondements » et « de formalisation » (p. 284).

Pour moi, c'est d'un choix de schématisation qu'il s'agit, mettant en œuvre la question des fondements et la réalisation de la formalisation, et impliquant :

- 1- d'entériner l'absence de fondements extrinsèques — de la signifiante, de l'inconscient, du sujet, de la psychanalyse — comme récursive, *i. e.* une absence de fondement en soi, remplacé par un fondement du non-fondement,
- 2- tout en sachant en donner une formalisation structurale,
- 3- jusqu'à pouvoir dessiner la figure d'une telle morphologie.

La psychanalyse en effet entrera dans le champ des sciences non pas à y faire entériner des « paradoxes », mais simplement à faire reconnaître que toute science n'est pas prédicative — la psychanalyse en particulier. C'est en effet non pas une structure de paralysie qui porte la psychanalyse, mais la récursivité de l'inconscient qui ne fonde ses fonctions, c'est-à-dire ses formations, que sur leur intensionnalité propre. La psychanalyse est purement et simplement une science imprédictive. Sous cet angle on peut la comparer à la mécanique quantique. Mais cela ne signifie en rien qu'elle délaisse la prédictivité. La conscience en dépend : est prédictif ce qui est maniable objectivement, consciemment.<sup>57</sup>

Pour critiquer les sciences positivistes (et mécanistes, dirai-je), Lacan fait fond sur l'expérience (*ibid.*). Je dirai, pour ma part, que l'expérience n'est cependant là conçue que prédictivement, extrinsèque à sa raison d'être, quand la psychanalyse ne peut fonder sa pratique que sur une théorie qui trouve sa gouverne dans cette pratique même : étant entendu que celle-ci est tout à la fois pratique du signifiant, dans le transfert, pratique de l'objet signifiant et pratique du sujet. Les psychanalystes sont des « praticiens de la fonction

<sup>57</sup> Voir Freud, « Sur les deux principes de l'événementialité psychique ».

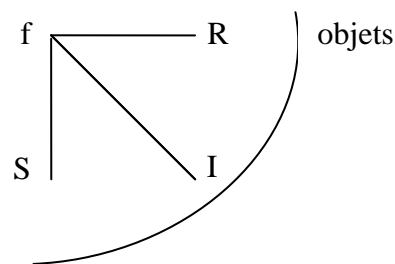
symbolique » (*ibid.*). Reste à indiquer de laquelle nous parlons ou plus exactement comment on la conçoit. Moi, je la dis récursive et suis prêt à argumenter dans ce sens — car, comme le dit Lacan<sup>58</sup>, si l'on pense l'inverse, il faut le prouver, sans entériner comme allant de soi l'idéologie accumulée au fil des siècles, en particulier condensée dans le vocabulaire, et en imposant par là pour des choix réalistes.<sup>59</sup>

À spécifier la science psychanalytique comme récursive, je dirai, citant Lacan, que la fonction récursive, comme fonction symbolique, opère ainsi :

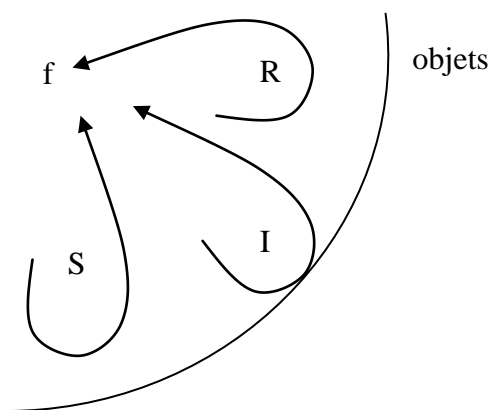
« La fonction symbolique se présente comme un double mouvement dans le sujet : l'homme fait un objet de son action, mais pour rendre à celle-ci en temps voulu sa place fondatrice. Dans cette équivoque, opérante à tout instant, gît tout le progrès d'une fonction où alternent action et connaissance » (p. 285).

Cette phrase a été réécrite en 1966. Je commente.

Il s'agit de la construction des objets du monde depuis les fonctions qu'on y implique pour ce faire,



non sans retour de ceux-ci sur la fonction en cause.



C'est là moins tant une équivoque qu'une dialectique aller-retour, mais c'est ce que met en jeu le mot même d'« équivoque ».

« Ne dédaignons pas cet aspect dans les premiers développements de la psychanalyse ; il n'exprime rien de moins, en effet, que la recreation du sens humain aux temps arides du scientisme.

Dédaignons-les d'autant moins que la psychanalyse n'a pas haussé le niveau en s'engageant dans les fausses voies d'une théorisation contraire à sa structure dialectique.

<sup>58</sup> *Écrits*, p. 42.

<sup>59</sup> Je pense même que le transcendantal de Kant est récursif. Voir mon intervention à Gand, « Contingence et facultativité en psychanalyse », novembre 2013.

Elle ne donnera des fondements scientifiques à sa théorie comme à sa technique qu'en formalisant de façon adéquate ces dimensions essentielles de son expérience qui sont, avec la théorie historique du symbole : la logique intersubjective et la temporalité du sujet » (p. 289).

Le terme « intersubjectif » mis de côté, reste que la récursivité associe logique fonctionnelle du sujet et temporalité inhérente de principe à celle-ci, au sein d'une ou de diverses logique/s hétérogène/s.

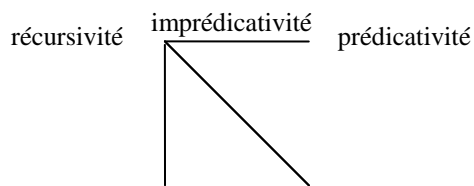
\*

## 1.4. L'interprétation

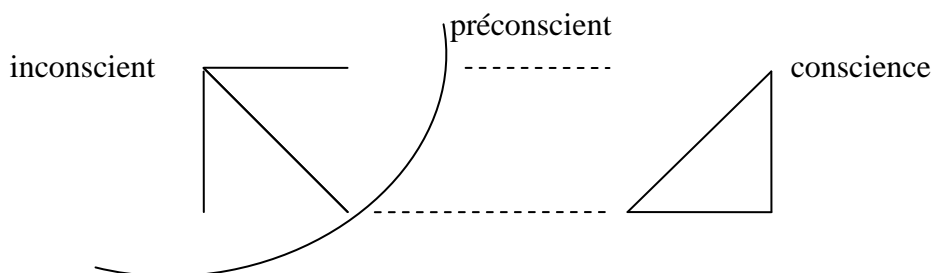
Lacan passe de la parole et du langage à la technique que ceux-ci fondent en psychanalyse. La question est celle des buts de la psychanalyse, que l'on doit manier explicitement afin que sa pratique ne les contredise pas, et bien plus qu'elle les fonde eux-mêmes dialectiquement. (*ibid*).

Il souligne donc, pour chercher à l'éviter, cette « confusion des langues » (pp. 279, 290) qui n'est pas tant celle qui intéressait Ferenczi que l'erreur sur imprédictivité et prédictivité, cette fois prises en compte par les psychanalystes eux-mêmes. Ainsi la résistance, comme le fait de l'analyste, est-elle le choix trop fréquent d'une théorie de l'objectivité prédictive. Alors que « l'analyse consiste à jouer sur les multiples portées de la partition que la parole constitue dans les registres du langage » (p. 291). En cela — et quel que soit le commun de la théorie — il s'agit d'assurer existence au sujet : singulièrement mais non sans lien au collectif, narcissiquement mais non sans lien à l'Autre, récursivement mais non sans lien à la prédictivité quand même nécessaire à toute appréhension de cette existence, dialectiquement donc. Sans cette dialectique la psychanalyse peut être psychotisante : l'issue délirante de plus d'une cure dépend d'une telle suggestivité prédictive, l'analyste prenant cette position nominante qui ne tient en fait et qu'il ne tient que d'une présence de l'absence et non de cette présence assurée d'elle-même que s'accorde maint analyste. Lacan le souligne en 1964 en mettant en question cette idéologie de la présence de l'analyste. Et, comme il y insistera un peu plus tard encore, le transfert ne saurait être de l'ordre d'un tel réalisme prédictif.

Mais cette dialectique ne saurait être, malgré le Lacan de l'époque, celle de la conscience de soi (p. 292). J'ai déjà formulé qu'à remplacer dans la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel ce syntagme de « conscience de soi » par le mot « inconscient », l'ouvrage se lit d'autant mieux. Dès lors la récursivité y trouve son compte que la *conscience* doublée d'un *soi* ne maintenait plus à l'œuvre. La réversivité du réel au rationnel et du rationnel au réel (*ibid.*) est ici incontournable, si l'on prend bien cette rationalité comme l'imprédictivité conduisant à un réel prédictif.



Avec cette réversivité Lacan est fondé à parler de « décentrement » du sujet (*ibid.*), pour revenir de la conscience à l'inconscient.



En l'affaire, il s'agit « de comprendre comment la construction de l'objet se subordonne à la réalisation du sujet » (*ibid.*). Entendons d'abord un sujet existentiel du narcissisme primordial.<sup>60</sup>

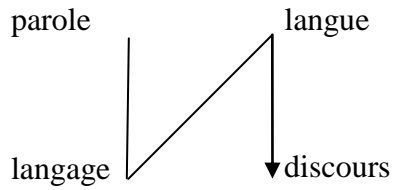
Bien sûr que la référence à la récursivité introduit à la division du sujet, comme cette *Spaltung* freudienne qui fait passage et non barrage, en tant, donc, que barrière de contact. Et cette division n'est au fond que celle entre imprédictivité et prédictivité.<sup>61</sup> Mais la référence de Lacan au collectif comme équivalent du sujet, et pourquoi pas ?, me ramène plutôt à la dissolution, à l'échappement, plutôt qu'à la division. Car la dissolution est celle du nouage dans le nœud et l'échappement celui de l'énonciation dans l'énoncé. Disons les termes du jour : la parole échappe dans le langage.

Discutons cependant cette assertion de Lacan donnant le langage comme premier (p. 294). À la suite de Jakobson<sup>62</sup>, je considère que la langue est première, mais que l'enfant se construit son langage, lequel en devient sa propre langue dite maternelle. Mais c'est sous la gouverne de la parole, puisqu'il doit construire, j'insiste, et pas uniquement choisir quels sons de la langue qui le baigne il retiendra comme phonèmes pour leur accorder valeur signifiante en les mettant en jeu syntactiquement dans son discours. La parole participe de ce choix.

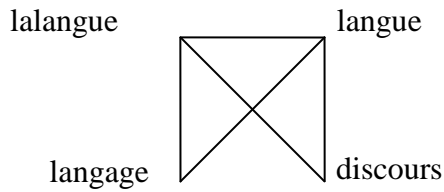
<sup>60</sup> R.L., « La logique de la signifiante en psychanalyse peut-elle se passer de la logique de l'existence dans l'épistémologie philosophico-mathématique ? », colloque *Lacan avec Hintikka*, Lysimaque, novembre 2011.

<sup>61</sup> Je ne répète pas ici les définitions de ces termes, on les trouvera dans ce texte écrit récemment concernant le fait qu'« Il n'y a pas d'acte de l'acte », Vème Congrès de Convergencia, Porto Alegre, juin 2012. Voir aussi « Traduire l'imprédictivité », août 2012, pour *Lapsus calami* n° 4, Buenos Aires.

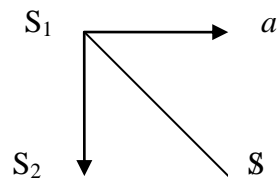
<sup>62</sup> R.L., « À propos de la construction du langage par l'enfant », 2008.



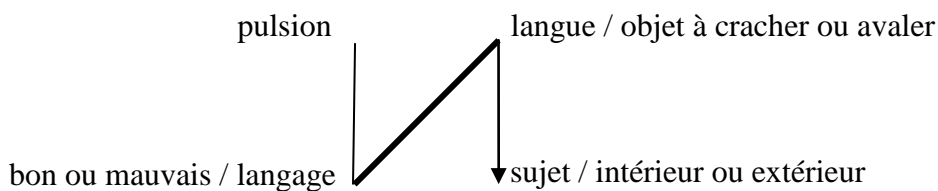
Et cette construction, je la définis comme « lalangue », ce concept que Lacan forge en errant quelque peu, cela va de soi quand on innove. Aussi je tranche en ne prenant lalangue ni pour la langue commune ni pour la langue maternelle.



Et je donne à lalangue la valeur logique que prend en pratique la fonction de la parole. Cette fonction construit ses objets comme signifiants linguistiques  $S_2$  propres au langage, comme objets signifiants de la langue, et comme position du sujet dans le discours. Cette fonction a dès lors pour raison d'être la signifiance,  $S_1$  pour moi.

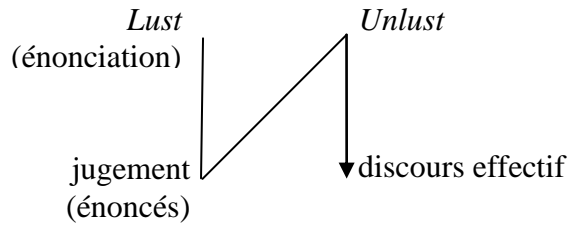


D'ailleurs, quand Freud parle, dans « La dénégation », du langage des premières pulsions orales (*Sprache*, à la fois langage et langue)<sup>63</sup>,



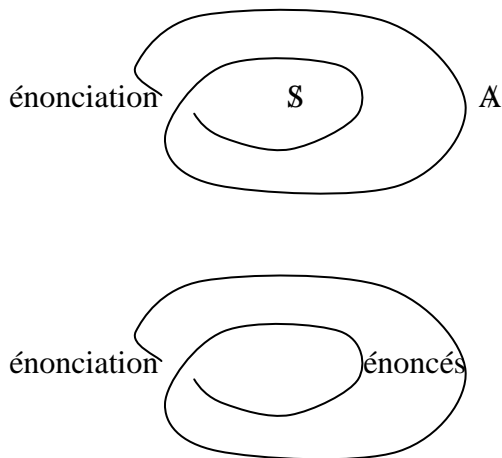
c'est pour retenir les catégories d'opposition signifiante suscitant le signifiant selon Saussure (bon / mauvais, *Lust* / *Unlust*, dedans / dehors, avaler / cracher, introduire en soi / rejeter hors de soi, etc.). C'est affaire de jouissance (*Lust*) qui choisit, maintient ou rejette.

<sup>63</sup> Le substantif français qu'est « le parler » donne bien l'unarité de la dialectique entre parole intensionnelle et langage extensionnel.

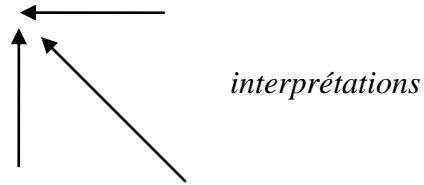


Cette opposition fondatrice (parce que discordancielle, dis-je, quand l'*Unlust* est forclusif et implique la substantivation de l'objet) est donc fondamentalement celle des pulsions : vie et mort, sexualité et conservation du corps, narcissisme et Autre,... Quand Lacan répercute les choix schématiques de Jones (*ibid.*), je le trouve tel quel insuffisant, car bien sûr parole et langage s'articulent récursivement pour définir l'existence du sujet (en lien à l'Autre). De là ces métaphores que sont la vie et la mort (hors biologie) et donc la naissance et le trépas, et la parentalité et l'enfance, l'œdipe... Mais dans tout cela il n'y a nul principe vital — et je tiens même que le sujet a toujours loisir de refuser la vie, sans pour autant qu'on parle de suicide. C'est le cas de la mort subite chez le nourrisson, du délire aigu hyperazotémique chez l'adulte, voire de multiples psychomatisations (disons-le ainsi) cacinogènes. Méfions-nous des vérités de fait (*ibid.*).

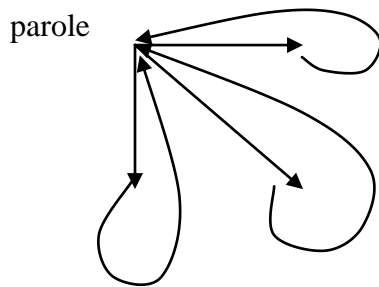
Et l'interprétation, comme révélation de l'insu, voire même comme mise en œuvre de l'insu dans un savoir persistant à être inconscient, n'est effectivement qu'un « retour » (j'utilise le mot de Lacan, *ibid.*, en en modifiant le contexte) topique des objets (langage, langue, discours) sur la fonction (parole), soit des extensions sur l'intension fonctionnelle. Car pour être productrice d'une différence (signifiante toujours) l'interprétation doit impliquer une fonction énonciative dans le sujet,



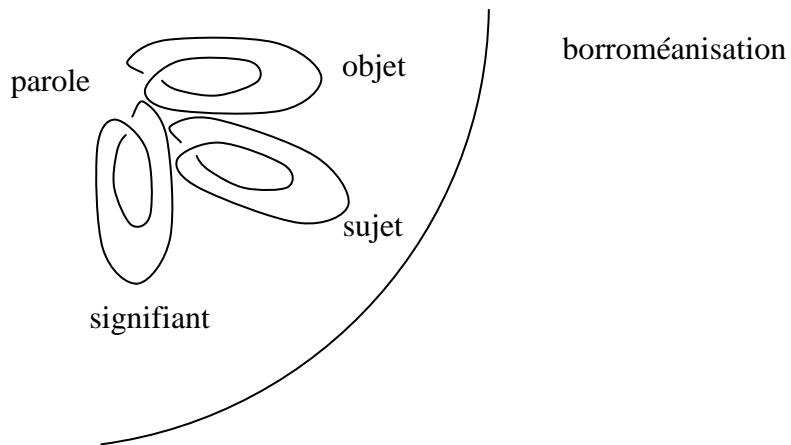
et c'est possible par déconstruction des extensions (à reconsidérer à partir des « Constructions en analyse » de Freud).



L'interprétation part dès lors de valeurs distinctes, pour aboutir toujours à relancer la parole comme productrice.

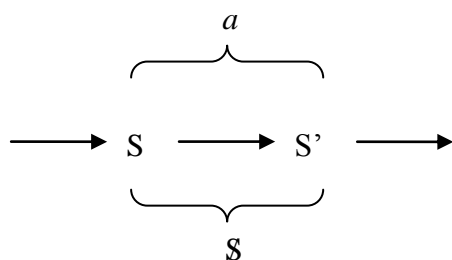


Aussi la parole n'est-elle pas simplement évocatrice (p. 295), mais surtout productrice, sans être pour autant première, car prise dans une réversion de toujours entre construction et déconstruction

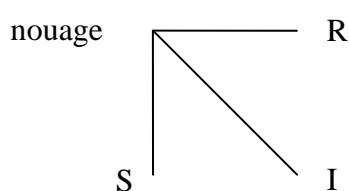
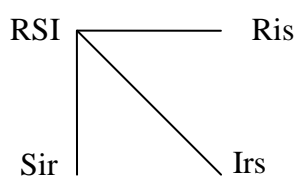


pour effectuer le nouage borroméen entre signifiant, sujet et objet.





En tant que lien entre ces divers registres, la parole permet à chacun d'être spécifié par ce qu'on emphatise différemment d'une telle composition ainsi homogène aux autres.



C'est de ne pas encore définir un signifiant récursivement (« un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant ») que Lacan est amené à l'époque à souligner la valeur du symbole. L'on comprend que c'est pour introduire et souligner la fonction du symbolique. Mais *le* symbolique n'est pas *la* symbolique et, à tout prendre, je préfère la signifiante comme terme qu'on voudrait situer comme premier (en un discours génétique dont il vaut mieux se méfier), plutôt que le symbole (p. 295). Il est vrai que Lacan utilise encore « la structure de la communication dans le langage » (p. 296), même si c'est pour échapper au signe comme seul concept fondant le langage, en reconsidérant pourtant on ne sait quel bien-fondé du « signe naturel » (*ibid.*).

Le primat du geste, par exemple, Lacan aura à le combattre jusque dans son texte d'hommage posthume à Merleau-Ponty.<sup>64</sup> Définir le langage est ici quoi qu'il en soit essentiel, et celui dit des animaux (Lacan prend en exemple celui dit des abeilles) n'est pas un langage. Je passe rapidement sur ce qui en son temps était encore en débat. Lacan donne cette définition :

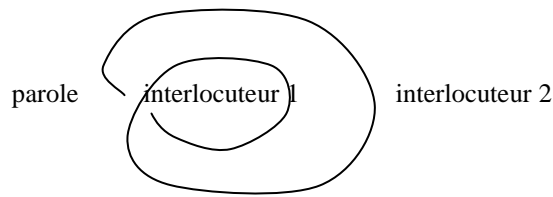
« [...] dans un langage les signes prennent leur valeur de leur relation les uns aux autres, dans le partage lexical des sémantèmes autant que dans l'usage positionnel, voire flexionnel des morphèmes, contrastant avec la fixité du codage ici mis en jeu. Et la diversité des langues humaines prend, sous cet éclairage, sa pleine valeur » (p. 297).

Reste, pour conduire à la parole, à questionner la subjectivation d'un tel langage : « La forme sous laquelle le langage s'exprime, définit par elle-même la subjectivité [...]. Autrement dit, il se réfère au discours de l'autre » (p. 298).

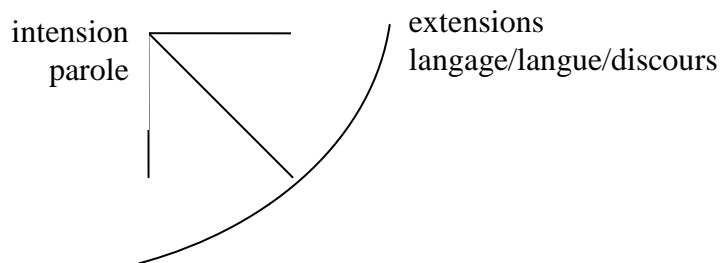
Et cette dialectique se détermine dès lors selon ce qui deviendra un classique lacanien (encore empreint d'un humanisme pas toujours de bon aloi) : « [...] le langage humain constituerait donc une communication où l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous une forme inversée, formule que nous n'avons eu qu'à reprendre de la bouche de l'objecteur pour y reconnaître la frappe de notre pensée [...] » (*ibid.*).

<sup>64</sup> J. Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », *Autres écrits*, pp. 175-184.

La parole est de toute façon unaire, quel que soit le nombre d'interlocuteurs qu'elle met en correspondance, qu'elle associe en continuité.



Quand Lacan dit « À mesure que le langage devient plus fonctionnel<sup>65</sup>, il est rendu impropre à la parole, et à nous devenir trop particulier il perd sa fonction de langage » (p. 298-299), avec le terme de « particulier » qu'il a spécifié juste auparavant et que je viens de remplacer par « unaire », il implique la parole. Mais je ferai une réserve quant à un langage fonctionnel. Qu'il le soit, c'est sûr, mais en extension, quand la parole, elle, l'est proprement, *i.e.* en intension.



Et c'est moins d'un *nous* qu'il s'agit que d'un *je* (Benveniste). D'ailleurs « Le temps logique... » ne s'y trompe pas, où le *nous* n'apparaît jamais. Je ne réduirais pas « la fonction du langage » (*ibid.*) à informer ni évoquer, mais à faire exister le sujet par déconstruction de ce langage dans la parole.

Quand Lacan soutient que « Je m'identifie dans le langage, mais seulement à m'y perdre comme un objet » (p. 299-300), il souligne la prédicativité de cette position — d'où je tire ces composants sociaux que sont civilisation, politique, religion, sciences non imprédicatives, psychopathologie.

À l'encontre, la récursivité opère singulièrement :

(récursivité → (imprédicativité → prédicativité)).

C'est ce que note Lacan : « si j'appelle celui à qui je parle, par le nom quel qu'il soit que je lui donne, je lui intime la fonction subjective qu'il reprendra pour me répondre, même si c'est pour la répudier » (*ibid.*), ce qui implique, j'y reviens,

(nom → (fonction → objet)).

Si « toute intervention parlée est reçue par le sujet en fonction de sa structure, mais qu'elle y prend une fonction structurante en raison de sa forme » (*ibid.*), c'est qu'il s'agit là de schématisation et que ce que l'analyste implique dans le transfert par son intervention est de l'ordre d'une confrontation ou adéquation de schématisations entre le sien et celui de l'analysant. Tout le doigté rhétorique de l'analyste est d'amener ainsi l'analysant à accepter de telles inflexions du schématisation « pathologisant » pour lequel il vient en analyse en s'en

<sup>65</sup> Je souligne cette ambiguïté du terme « fonctionnel », que j'utilise (R.L.) pour référer à la fonction et qui vient sous la plume de Lacan spécifier son réalisme.

plaignant (car dans ce schématisme réside la vision du monde dont il veut se départir en le changeant de forme).

Je laisse le soin au lecteur de réviser toute la page 301 qu'il faudrait citer *in extenso* pour ce qu'elle dialectise de la parole et du langage : parole symbolique en logique, imaginaire (dans l'homophonie) ou réelle (grammaire et rhétorique).

« L'analyse ne peut avoir pour but que l'avènement d'une parole vraie et la réalisation par le sujet de son histoire dans sa relation à un futur.

Le maintien de cette dialectique s'oppose à toute orientation objectivante de l'analyse, et la mise en relief de cette nécessité est capitale pour pénétrer l'aberration des nouvelles tendances manifestées dans l'analyse » (p. 302).

Aujourd'hui ces tendances sont plus insidieusement ancrées dans nos habitudes et l'objectivation est plus subtile qui ne parle qu'en prédicativité isolément. Car il semble toujours aller de soi qu'à défaut d'objectiver, on peut objectaliser comme si un objet se tenait par soi-même, alors détaché de la fonction qui en a précisément permis la catégorisation en objet. Cette latence propre à la psychologisation constante de la démarche analytique (et pas seulement du fait des pouvoirs publics, mais d'abord de la méconnaissance dans laquelle les analystes eux-mêmes tiennent couramment leur pratique)<sup>66</sup> et qui ne s'exprime jamais tant mieux que dans les comptes rendus qu'en font ces mêmes analystes, en particulier dans les dites « relations de cas », où l'évidence masque tout fondement d'évidement et d'échappement. Car souvent l'analyste veut être probant en rendant l'ensemble de la cure saisissable *a contrario* de ce que peut être un tel rendre compte.<sup>67</sup> Et sans tenir compte (précisément, mais les métaphores comptables sont incontournables, à nous de ne pas nous en leurrer) du fait que l'imprédicativité entre dans une théorie de la preuve bien fondée, si je puis dire, de sa récursivité (Lacan dit : évidement).

Il ne peut y avoir (et c'est une impossibilité radicale qui en détermine le réel) de transmission authentique, vraie, pleine — pour utiliser les mots de Lacan relatifs tant à la parole qu'à la vérité — de l'expérience de la cure, car celle-ci procède de signifiants en signifiants, noués d'objectalisation encore fonctionnelle et de subjectivation de même, et que ces signifiants n'ont de fondement que récursif. Dit plus directement, on ne peut transmettre de signifiant qu'à condition peut-être de faire un long roman (et plutôt un poème) logique de chacun — c'est-à-dire de l'entraîner déjà vers d'autres signifiants encore, ceux-ci non émergés de l'évolution de la cure —, car ce qu'on transmet alors communément, ce sont, prédicativement, les significations que tout signifiant embarque avec lui, même au-delà de celles auxquelles le sujet accorderait un sens. Dès lors, autres significations, autres sens, autre sujet, nous ne sommes plus dans la signifiante récursive qui convienne au compte rendu d'une cure. C'est pourquoi Lacan, plus tard, en a repris le problème, pour le résoudre en pratique par un développement de la parole, mais en tierce personne dans la passe (passant donc du 3 de la cure au 4 de la passe : du mœbien — localement deux faces auxquelles adjoindre leur continuité globale — au borroméen — à trois consistances auxquelles on adjoint le nouage).

Aussi, malgré Lacan, n'y a-t-il pas de « constellation » (p. 303) signifiante du sujet — y compris à sa naissance, car il n'y a pas de signifiant sans participation du sujet pour en soutenir la gageure, pas d'Autre sans continuité avec un sujet pour en soutenir existentiellement l'inexistence, pas d'objet sinon perdu, manqué, raté, comme manque que le sujet ne cesse d'intégrer en un fantasme venant déplacer la faille radicale qui le structure dans

---

<sup>66</sup> R.L., « Situation de la psychanalyse en 2012 : la psychanalyse est politique (suite). Extensions de la psychanalyse », colloque du CLF de Convergencia, 2011. Commentaire du *Manifeste pour la psychanalyse*.

<sup>67</sup> R.L., « Rendre compte de la pratique », colloque *Communiquer l'expérience* de Dimensions de la psychanalyse, 2003.

un lien qu'on voudrait direct aux signifiants, puisqu'il les métaphorise, quand ce lien ne passe que par la signifiante dont tout sujet n'est qu'un signifié cette fois direct et de là par l'objet manque comme tel.

C'est ce que Lacan, plus tard, mais en prélude à la passe, aura spécifié des concepts d'aliénation et séparation dans

le réel :  $(Un \rightarrow (Un \rightarrow a))$ ,

le symbolique :  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$ ,

et l'imaginaire :  $(S(\mathcal{A}) \rightarrow (S(\mathcal{A}) \rightarrow i(a)))$ ,

pour permettre — et c'est alors le cheminement bien venu d'une cure — au sujet absent de son aliénation, j'insiste, de marquer la présence de cette absence (comme Père) dans son évanouissement fondateur et récursif (*fading, aphanisis* — Lacan dira bien que ce n'est pas question de désir mais d'existence).<sup>68</sup>

Si l'on veut se dispenser de tout originel, c'est aussi de ladite constellation signifiante qu'il faut se départir. Ce qu'on appelle « défense » (*ibid.*) n'est à mon avis que la prise en compte de la récursivité signifiante qui ne saurait se plier à des choix alors contradictoires selon une prédictivité directe (et sphérique), quand il s'agit justement de ne pas éluder les liens imprédictifs d'une prédictivité quand même signifiante avec son départ supposé comme signifiante récursive.<sup>69</sup>

Les notions signifiantes — alors encore insuffisamment détachées du symbole — que Lacan manie en 1953 (dette symbolique, alliance, pacte symbolique, comme si dette, alliance ou pacte pouvaient être autres que symboliques) ne soulignent que les insuffisances bien compréhensibles d'une recherche en train de s'effectuer, car ces notions n'ont d'autre raison opératoire que celle de récursivité poussée à l'imprédictivité. Et mon insuffisance propre de ce jour trouvera à se combler (modestement : au moins partiellement) par le travail encore à venir sur ce sur quoi déboucheront ces concepts encore neufs pour la psychanalyse, mais bien reçus par exemple à Convergencia quand j'ai eu la lourde tâche et l'honneur — j'en profite pour en remercier les organisateurs — d'ouvrir en juin 2012 le Vème Congrès à Porto Alegre sur « Il n'y a pas d'acte de l'acte », dont le propos tentant d'en asseoir l'imprédictivité y fut bien entendu au vu des questions qui me furent alors posées dans le sens d'une confirmation de ce propos. J'en remercie aussi alors mes interlocuteurs brésiliens et argentins lors de ce Congrès, comme ceux qui ont bien voulu écouter mes exposés de Recife et de Buenos Aires en 2013.

Pareillement il n'y a pas de « destin » sinon un devenir (*Schicksal*) des pulsions, soit les modes différenciés d'intégrer (*i.e.* de se constituer sujet en intégrant un tel devenir) et, plus exactement d'incorporer la récursivité signifiante (pas de signifiant pour se signifier soi-même, ni pour signifier par soi-même, ni pour signifier de soi-même, ...), car il y va toujours d'un choix imprédictif, et dès lors discordancier et contingent, du sujet dans cette incorporation que Lacan finira par appeler « Père-version » pour aller dans le sens de la *Verliebtheit* (dite « énamoration ») de Freud liant de façon toujours hétérodoxe le sujet (alors féminisé comme pas-tout et comme tendance à écrire cette position) au Père, et au fond à la récursivité. *Pater is est quem nuptiae demonstrant*, et fi de son caractère toujours uniquement potentiel. De l'hypothétique pris en compte à la récursivité, il n'y a de différence que celle qui attient à la nomination (y compris spécifiée en mention et désignation) induisant la fonction en objet.

(hypothétique  $\rightarrow$  (conjecture  $\rightarrow$  supposé)),

(nom  $\rightarrow$  (fonction  $\rightarrow$  objet)),

---

<sup>68</sup> Relire le Dostoïevski de Freud.

<sup>69</sup> R.L., *Théorie du signifiant*, Lysimaque, à paraître. Sur la question de se départir d'origine, R.L., « Récursivité des négations », Copenhague, 2013.

où l'objet est tant le supposé sujet que le supposé savoir, que le supposé référent (respectivement :  $\mathcal{S}$ ,  $S_2$ ,  $a$ ).

« Pour savoir comment répondre au sujet dans l'analyse, la méthode est de reconnaître d'abord la place où est son *ego*, cet *ego* que Freud lui-même a défini comme *ego* formé d'un nucleus verbal, autrement dit de savoir par qui et pour qui le sujet pose sa *question*. Tant qu'on ne le saura pas, on risquera le contresens sur le désir qui y est à reconnaître et sur l'objet à qui s'adresse ce désir » (p. 303).

La psychanalyse est donc affaire de rhétorique.<sup>70</sup> Je l'ai déjà dit : moins affaire de tropes que de persuasion, ainsi fondée de logique et d'équivocités diverses (soit : grammaire, logique, homophonie, les points-nœud de Lacan). Mais à tout prendre (ce n'est pas là une vaine expression), je préfère l'idée de schématisme y incluant le mouvement signifiant du sujet, soit l'ouverture productrice de la récursivité, dans un lien (un trait) à autrui, à l'Autre, à Je, à tous, etc. Soit les prosdiorismes comme Lacan en spécifie l'œdipe qui est déjà un mode d'adresse dans la façon dont le sujet y gravite et y prend place. Ce qui est déterminant est la mobilité du sujet dans la structure qu'il met en place pour en dépendre, mais surtout à prendre en compte (en considération, etc., malheureusement le français laisse de côté ce qu'il y a de manœuvre — sans sous-entendu manipulateur — là-dedans) la mobilité du système requis, fondé de fonctionnalité signifiante et non tant d'éléments signifiants qui ne viennent que dans un après-coup, aussi rétrogrédient. C'est pourquoi je préfère parler de schématisme (incluant agencement, architectonique, morphologie (Thom), structure).

Cette intrication (plus nodale et tressée qu'embrouillamini, *entanglement*) est « intrigue » hystérique (*ibid.*), répercussion obsessionnelle (p. 304) — je garde à ces termes leur abstraction fondamentale, quand Lacan les objectalise :

« L'hystérique captive cet objet dans une intrigue raffinée et son *ego* est dans le tiers par le médium de qui le sujet jouit de cet objet où sa question s'incarne. L'obsessionnel entraîne dans la cage de son narcissisme les objets où sa question se répercute dans l'alibi multiplié de figures mortelles et, domptant leur haute voltige, en adresse l'hommage ambigu vers la loge où lui-même a sa place, celle du maître qui ne peut se voir » (p.303-304).

J'ajouterai que la psychose défait cette intrication névrotique et laisse le sujet en plan (bâclé à la six-quatre-deux, cf. Schreber traduit par Pichon) en attendant qu'il se forge à la force du poignet une complexité qui le prenne dans ses rets délirants.

Les deux modes névrotiques que Lacan met en exergue ne sont donc ici que des ouvertures sur ce que la position psychosée peut avoir de normalisant (si elle ne perdure pas). La psychose qu'on peut dire hystérique fait agir hors du sujet un Autre qui n'est pas encore apparu sur la scène théorique de Lacan en 1953. La psychose qu'on peut dire obsessionnelle implique une erreur sur la nécessité de la Mort pulsionnelle, réduite à une disparition toujours à craindre et qui fait du syndrome de Cotard une plaque tournante entre névrose et psychose.

Je ferai cependant l'économie d'un *moi* inexistant chez Freud, au seul profit d'un *je* spécifiant le sujet du narcissisme primordial (et symbolique, quand le moi idéalisé se confond avec le narcissisme secondaire et proprement imaginaire).

Pour parler d'intrication (*ibid.*) Lacan se réfère à Balint, afin de critiquer la position où mène le schématisme fantasmatique de l'analyste dans sa pratique, quand il ne s'agit que d'un regard extérieur objectivant, en particulier de celui de l'analyste pour l'objet de ses soins.

À une approche de la cure restreignant le *Es* à l'*Ich* par parcelles de plus en plus réduites (p. 305), façon les paradoxes de Zénon d'Élée, je préfère le dit paradoxe de Lewis

---

<sup>70</sup> R.L., *La rhétorique de l'inconscient* (reprise d'un cours tenu à Paris VIII-Saint-Denis en 1983), Lysimaque, à paraître.

Carroll<sup>71</sup> qui est tel qu'aucune proposition impliquée dans une relation (connexion binaire) à une autre ne peut aller sans une troisième qui assure cette connexion tenir, et ces trois sans une quatrième qui assure..., ces quatre sans une cinquième qui... C'est dire que tout connecteur intervenant dans la logique subjective d'un schématisme somme toute objectivable n'est qu'imprédictif et que cette imprédictivité fuit en avant sur un mode transfini. Bien plus le clivage du sujet (*Ichspaltung*) n'implique d'autre processus de défense (au sens où je l'ai dit précédemment) que celui qui — évitant la prédictivité du fétiche — en rappelle la ternarité bien vue par Freud dont la référence au zéro est explicite dans l'adage : *nur der Tod ist umsonst*<sup>72</sup> : bien que le sujet ait à payer des deux côtés (de l'obligation pulsionnelle de la masturbation et de l'interdit opposant à ce devoir un risque de castration) ; le tiers, comme dans Lewis Carroll, est la Mort seule gratuite (*umsonst* : « pour rien »).

Le nominalisme de Lacan — lequel ne dit pas son nom — appelle à définir duquel il s'agit, contre tout réalisme objectivant (assertion de multiples fois répétées dans ce texte, par exemple p. 308). Ainsi, même si Lacan parle des « effets constituants du transfert en tant qu'ils se distinguent par un indice de réalité des effets constitués qui leur succèdent » (*ibid.*), c'est pour indiquer dans une note postérieure qu'il s'agit là du sujet-supposé-savoir, où j'ai déjà souligné la supposition, telle qu'ici elle implique cette autre imprédictivité qui est « il n'y a pas de transfert du transfert » qui récuse toute réintroduction d'une quelconque réalité dans le transfert. (Il faut lire l'article californien qui introduit ainsi une telle réalité, à quoi Lacan contrevient en citant cet article nommé.)<sup>73</sup>

Je ne commente pas ici deux points sur la durée relative à la réalité dans la cure : sa longueur globale est indéfinie comme celle de la séance. Lacan les justifie suffisamment. J'ajouterai cependant que, là encore, c'est affaire de signifiante, jamais donnée d'avance, puisque récurrente.

\*

Dans ce texte les notes cliniques de Lacan sont multiples, et ne touchant pas toutes uniquement aux grandes analyses dont Freud a publié la relation. Les aspects techniques sont fréquents, avec une note de généralité qui importe. Je laisse à qui le souhaite le soin nécessaire de leur commentaire, le mien est assez ample et, il est vrai, concerne d'abord ce qui m'importe.

Mais je suis étonné — et c'est sûrement au fond assez commun — que Lacan n'applique pas à soi-même la méthode qu'il utilise pour prolonger Freud. Ainsi de son cas de grossesse anale chez un analysant homme, et sa résolution par césarienne surtout, dont il met l'émergence fantasmatique au compte d'un temps de séance que d'aucuns appellent « ponctué », de fait variable. Une telle ponctuation signifiante de la coupure interprétative prise en compte par le sujet en son corps (Lacan a beaucoup insisté là-dessus précédemment dans ce texte) avec valeur de castration tout autant qu'un rapport à la mort (celle de l'enfant à venir — qui n'est sûrement qu'un déchet vu la façon dont il fut enfanté), un rapport tel que l'angoisse ainsi imaginariée fait lien précisément entre la castration et la mort comme Freud

---

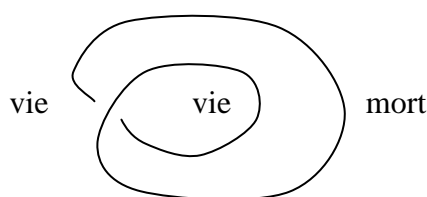
<sup>71</sup> L. Carroll, « Ce que se disent Achille et la tortue », *Logique sans peine*, Hermann, p. 242 *sqq.* Ce lien fondamental du discret au continu constitue une part de mon propos en séminaire cette année 2013-2014.

<sup>72</sup> S. Freud, *G. W.* XVII, p. 60.

<sup>73</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, p. 383. Voir mon commentaire à La Plata, mai 2013, repris dans *L'acte psychanalytique*, Lysimaque, à paraître.

en a bien cerné la fonction<sup>74</sup>. Mais qu'il puisse s'agir là d'une grossesse due au père (le cas vient après un développement sur l'Homme aux loups et sa propre fantasmagorie anale liée au risque de trouver le phallus paternel dans son « intestin »<sup>75</sup>) ramène invinciblement au Père et à la propre existence du sujet comme à sa mort. La séance « courte » (p. 315) est aussi un facteur de raccourci structural où la procréation paternelle viendrait analement remplacer la Mort du Père incorporé oralement. Maint délire psychotique le dit expressément. Sûrement que ce que le fantasme de lien strictement signifiant au Père — dont Lacan ne dit rien, c'est dès lors un propre fantasme théorique — est produit par la séance courte, mais en même temps — et Lacan ne le dit pas plus — c'est le clivage du sujet qui se manifeste ainsi corporellement, et dès lors son énamoration, voire le merci qu'il adresse à son analyste pour une telle délivrance (comme s'il n'était pas à la merci de cet analyste). Car les « spéculations sur l'art de Dostoïewski » (*ibid.*) nous mettent d'abord sur la voie du parricide. Et les séances courtes impliquaient que, sans elles, sûrement le patient se serait fait avoir (analement), pris au piège de son propre discours (disons-le : grossi), mais en même temps la césarienne (signifiant à l'appui, s'il est possible d'en répercuter ainsi quelque chose) n'est proposée comme résolutive que parce que cet auto-engendrement probable ne saurait être celui d'un scybale trop longtemps retenu, mais la conséquence d'une coupure. À quoi j'ajouterai que la récursivité de cette signifiante de grossesse anale (à quoi j'ajoute le Père *via* Dostoïewski) ne saurait être auto-référentielle. De là l'intervention de l'analyste en coupure interprétative. La mention immédiatement après venue sous la plume de Lacan d'une « révélation du sujet » m'incite à ne pas penser cet ajout infondé. D'autant, et ce sera mon dernier point, que dire que « l'analyste participe du scribe » (p. 313) sous les divers abords que Lacan dénomme quasiment à profusion, me met dans la position de rappeler que l'instance de la lettre a précisément valeur d'obstacle (*enstasis*) dans le flux ininterrompu de signifiante et qu'il faut bien que cette récursivité nommée « essaim » par Lacan<sup>76</sup> trouve sa fonction prédicative pour accoucher d'un sens.<sup>77</sup>

C'est ce que le glissement de Lacan vers la réaction thérapeutique négative (p. 316)<sup>78</sup> implique : vouloir (à toute fin inutile) mettre au rancart la récursivité du signifiant, c'est induire une réaction somme toute négative à la thérapeutique analytique. Lacan la dit en des termes bien plus généraux : « Vie et mort se composent en une relation polaire au sein même des phénomènes qu'on rapporte à la vie » (p. 317). J'y vois la structure mœbienne du schématisme récursif,



<sup>74</sup> S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, chap. VIII, G. W. XIV, p 164; trad. fse P.U.F., 1968, p. 55 *sqq.* Voir mon commentaire « Fonction et champ de l'angoisse et du symptôme » pour le colloque de Dimensions de la psychanalyse, 2007.

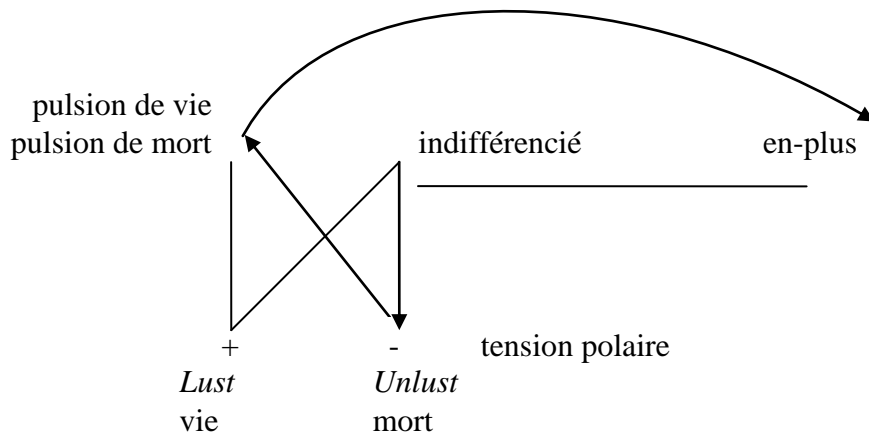
<sup>75</sup> S. Freud, G. W. XII, chap. VII, p. 103 ; trad. in *Cinq psychanalyses*, P.U.F., 1967, p. 378 *sqq.*

<sup>76</sup> J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 130.

<sup>77</sup> Suite à mon dernier texte de Copenhague, 2013, je poursuivrai cette année (2013-2014) mon séminaire sur la question du flux et de ses dérivations, conçues comme liens du continu au discret.

<sup>78</sup> R.L., « L'échappement ou : Le ratage signifiant au centre de la cure, ou encore : Comment jouer de négativité à bon escient ? », Buenos Aires, 2011.

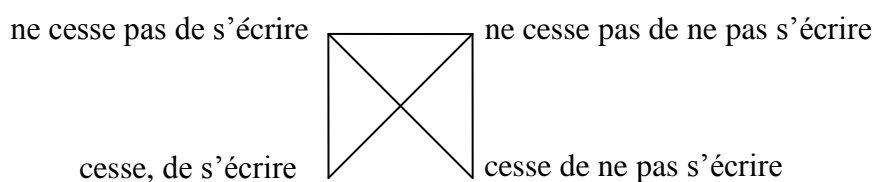
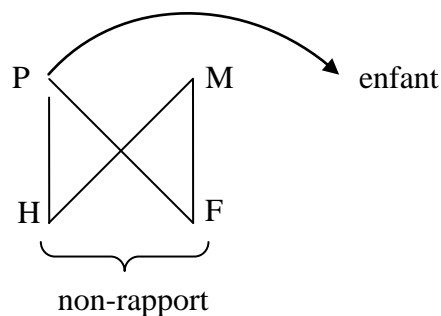
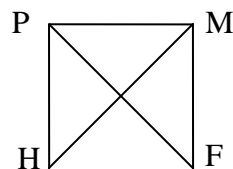
structure dont j'ai déjà fait remarquer la productivité d'un en-plus à distance d'un indifférencié pointé comme primaire, mais sous l'effet conjugué des pulsions opposées.



Et nous retrouvons là le cas de grossesse anale de Lacan dont le rapport à l'écriture est essentiel à la compréhension de ce que peut être une césarienne dans cette écriture :

« Freud nous témoigne avoir trouvé sa vocation médicale dans l'appel entendu d'une lecture publique du fameux *Hymne à la nature* de Goethe, soit dans ce texte retrouvé par un ami où le poète au déclin de sa vie a accepté de reconnaître un enfant putatif des plus jeunes effusions de sa plume » (*ibid.*).

Enfantement et écriture, comme le déchet posé sur la blancheur du papier, ne sont que façons de spécifier l'objet *a* depuis le non-rapport sexuel (opérant entre *de s'écrire, cesse* et *cesse de ne pas s'écrire*)



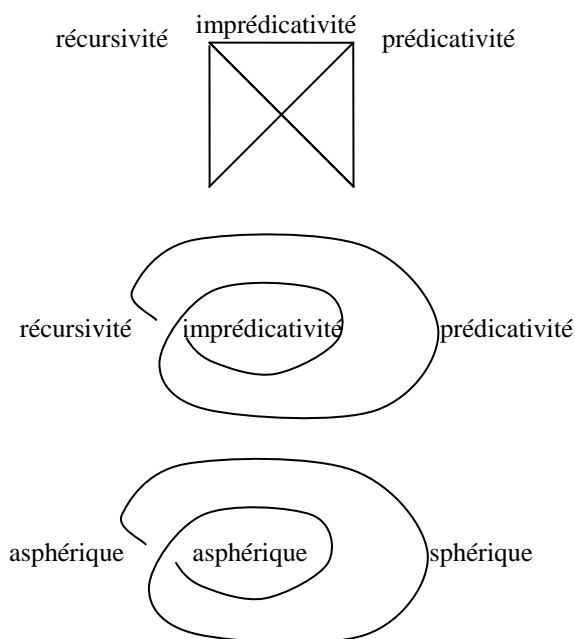


Mais je n'irai pas chercher Heidegger pour définir la pulsion de mort.<sup>79</sup> La récursivité suffit à elle-même que Freud métaphorise comme pulsion de Mort.

Aussi est-ce bien la récursivité que je situe à la base du schématisme de la signifiante, telle que la dénégation en participe (p. 320), bien loin de ces états premiers du symbole dont Lacan ponctue d'un bout à l'autre son texte. Mieux vaut, à mon sens, la récursivité et ses effets logiques d'imprédictivité que ce qu'on va chercher d'un être-pour-la-mort (*ibid.*).

« Dire que ce sens mortel révèle dans la parole un centre extérieur au langage, est plus qu'une métaphore et manifeste une structure. Cette structure est différente de la spatialisation de la circonférence ou de la sphère où l'on se plaît à schématiser les limites du vivant et de son milieu : elle répond plutôt à ce groupe relationnel que la logique symbolique désigne topologiquement comme un anneau » (*ibid.*).

Lacan n'a pas encore la disposition de l'asphéricité, sinon grâce au tore, partiellement asphérique même si encore orientable. Et je considère bien que la récursivité asphérique implique la sphéricité de la prédictivité



(asphérique → (asphérique → sphérique)).

Thèmes largement développés à propos de « pas d'acte de l'acte », et où il faut lire ce que la parole implique de langage et réversivement.

<sup>79</sup> R.L., « Ce que l'inflexion lacanienne de la psychanalyse doit à Heidegger : à propos du *logos* (Parain et Koyré versus Heidegger) », *La Part de l'Œil* n° 21-22, 2006-2007.

